2e Année — N° 3 3me TRIMESTRE 1909

ANNALES THÉOSOPHIQUES

Recueil trimestriel
de Conférences et de Travaux originaux

SOMMAIRE

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, RUE SAINT-LAZARE, 10

Prix du Numéro : 1 fr. 50

ANNALES THÉOSOPHIQUES

Les " **Annales Théosophiques** *" ont pour but de réunir sous forme de Revue trimestrielle, les conférences et les travaux qui auront été présentés dans les centres théosophiques français par des personnalités marquantes des principaux groupements spiritualistes et de la Société Théosophique.*

POUR LA RÉDACTION.

S'adresser à Gaston REVEL, directeur des " ANNALES THÉOSOPHIQUES "
1, Rue Marguerin, 1 — PARIS, 14e.

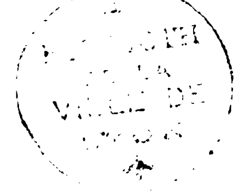
ABONNEMENTS:

FRANCE . . . 6 francs. -:- ÉTRANGER. . . 6 fr. 60

S'adresser à M. E. BAILLY, directeur de la LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
10, Rue Saint-Lazare, 10 — PARIS, 9e.
ou à Mme ROUSSEAU, Bibliothécaire, Société Théosophique,
59, Avenue de la Bourdonnais, 59 — PARIS

(Voir la suite à la page 3 de la couverture.)

Psychologie et Théosophie



Par Alta

Mesdames, messieurs, je veux commencer par vous dire mes remerciements très sincères : vous avez eu la bonté d'insister pour que je vienne vous dire quelques paroles, sous prétexte que je vous en avais dit l'autre jour que vous avez eu la charité d'applaudir, mais avec mes remerciements, je crois que je ferai bien de vous faire mes condoléances...

J'ai peur, en effet, que ce pauvre exilé de campagne que je suis, homme habitué à réfléchir, à essayer de se rendre compte de ces choses mystérieuses et profondes qui vous sont connues mieux qu'à moi, j'ai peur qu'il ne vous intéresse pas complètement. Aussi, c'est surtout à votre bienveillance que je vais faire appel, et là, je suis sûr d'avoir un écho, et là, je lis sur vos visages que vous êtes d'avance disposés à m'écouter, quand même je ne serais pas éloquent, ce dont je ne suis pas sûr ; et quand même je ne serais pas toujours de votre avis...

C'est justement cela que je vais essayer de vous persuader : c'est qu'on peut fraterniser, sans être du même avis sur toutes choses, et c'est cela que je voudrais prêcher partout : dès que nous sommes d'accord sur les points principaux de la vérité, sur l'existence de Dieu, sur l'exis-

(1) Conférence faite au siège de la Société Théosophique, Paris, 59 avenue de la Bourdonnais, le 18 avril 1909.

tence de l'esprit, sur la réalité de la vie future, peu importe que nous soyons d'accord sur toutes choses!

Si, pour s'entendre, il fallait être d'accord sur toutes choses, pardonnez-moi, mesdames, mais n'est-ce pas qu'on ne se marierait jamais?...

Donc, je suis d'avis que l'on peut fraterniser sans être du même avis complètement et que nous avons tous quelque chose à apprendre, non pas de ceux qui pensent comme nous, — ce n'est pas la peine d'inviter ceux-là, — mais de ceux qui, précisément, ont un peu de différence avec notre habitude de comprendre et de voir. C'est sur cette largeur de vos esprits, autant que sur la sympathie de votre bienveillance que je compte et, pour ne pas trop m'aventurer dans les nuages, pour ne pas trop perdre de vue mon sujet, en me laissant aller à des habitudes d'improvisation, j'ai écrit ma conférence et si ma parole n'est pas tout à fait assez vibrante, vous suppléerez, je vous en prie, à ce qui manquera du côté de l'orateur!

Quand vous êtes recueilli et que tout se tait autour de vous, là, dans ce secret dont parlent les égrégores; dans cet isolement de toute chose et ce silence de tout bruit, dans cet arrêt de la vie extérieure et ce repos de tout volontaire mouvement, il y a un mouvement qui persiste, un bruit qui se fait entendre, calme, et monotone, au dedans de vous, au centre même de votre être, comme le flux et le reflux d'une mer intérieure...

C'est le flot de la vie, le battement involontaire de ce qui est nous sans nous, si je puis dire: dualité innée, qui enfantera notre unité ; force impersonnelle, d'où éclora notre personnalité.

Vous entendez ce battement de la vie dans votre poitrine; vous sentez ce flot qui flue et reflue dans votre cœur?

Pure matière, n'est-ce pas! Argument irréfutable du matérialisme moniste! Vous croyez? Mais ce *moi* qui écoute, qui entend, qui sent le battement de la vie matérielle, et qui l'analyse, et qui l'interprète, ne fait-il pas dualisme, non

pas monisme, avec l'objet qu'il sent, qu'il analyse et qu'il interprète? L'objectif et le subjectif, même dans ce point central de votre être, ne sont-ils pas mathématiquement deux, tout en étant biologiquement un?

Appelez ce subjectif, qui sent, qui analyse, qui comprend, de quel nom vous voudrez. Tous les noms dont vous le nommerez seront, je crois, incomplets, imparfaits, comparativement à ce qu'il est. Toujours est-il *autre* que l'inertie ou même que le mouvement de la matière pure : il est ce qui vit et qui se sent vivre.

*
* *

« Qui *se sent* vivre ! »

Analysons, je vous prie, ce sentiment de la vie, comme nous avons analysé le mouvement de la vie.

Qu'est-ce que vous y trouvez ?

*
* *

Le mouvement de notre vie psychique est anologue au mouvement de notre vie physiologique : flux du désir qui pousse notre libre activité jusqu'au rivage extrême de notre âme pour chercher au delà de nous-mêmes ce qui manque à notre propre vie ; retour du même désir, qui, ne trouvant pas dans cette extériorité qui l'entoure, le complément suffisant de son indigence et le total apaisement de son besoin de vivre, revient chercher au dedans, au centre et au principe de sa vie, le Dieu qui la tourmente, sinon encore le Bonheur qu'elle poursuit. Et, comme après son reflux au cœur, le sang se reprend de nouveau à fluer dans vos veines ; ainsi, après chaque déception et rejet sur soi-même, le désir se reprend à chercher autour de nous et espérer le bonheur.

Etrange va et vient, n'est-ce pas? que ces perpétuels retours suivis immédiatement d'élans nouveaux qui toujours recommencent ! troublant et douloureux mystère !

*
* *



Et c'est dans ce mystère précisément que la Psychologie aboutit à la Théosophie; la connaissance de l'âme à la révélation du divin.

∴

« Maître, disait à Jésus un de ses disciples, montrez-nous le Père; et ce sera assez! » (Jean, XIV, 8.) C'est-à-dire : « Montrez-nous le Principe dont nous sommes sortis et où nous devons retourner; et nous ne chercherons plus notre voie, car le chemin nous apparaîtra de lui-même, dès que nous verrons le But. »

Hélas! nous ne pouvons pas ici-bas voir le Père; nous ne pouvons, même du regard, toucher encore le But; et nous cherchons la voie, et nous cherchons la vie. L'âme est un chercheur éternel, condamné à ne trouver jamais ici-bas, et à recommencer toujours jusqu'à l'éternité, ballottée indéfiniment de l'élan vers son rêve au recul vers la déception.

Déception cependant engendre réflexion. Réfléchissez, je vous prie, sur ce double mouvement de votre âme; et dites-moi s'il ne vous enseigne pas — du véritable enseignement, par l'intuition personnelle — les deux grands mystères de toute l'initiation comme de toute l'histoire : liberté, religion.

Je parle à des croyants : *Théosophie* dit *Science de Dieu*. Je prendrai donc appui sur votre foi, sur votre science, qui vous dit, comme la raison mathématique, que le Moins ne pouvant produire le Plus, l'Infini est le principe nécessaire de l'être fini que nous sommes et de notre évolution indéfinie; et, comme votre appellation spécifique, « Théosophie », j'appellerai « Théos, Dieu », cet Infini, qui est le Principe de tout le Fini.

Vous êtes des spéculatifs aussi, car la Théosophie est une spéculation philosophique transcendante. Je vais donc, s'il vous plaît, avant de reprendre cette étude dans le vif de votre être, où je vous ai fait entrer tout à l'heure, m'élever avec vous, d'un coup d'aile, aux sommets d'où se verse

la Lumière, et interroger la Divine Sagesse, — en grec, « Théosophie » — sur la raison d'être de votre être.

§

Entre Dieu, l'Acte parfait, et la Matière, inertie parfaite, quel est l'intermédiaire possible?

Il y a de possible l'acte imparfait, c'est-à-dire un être borné, dépendant, mais libre néanmoins de ses actes et de ses abstentions.

Si dissemblable qu'elle soit de Dieu, la Matière néanmoins est trop liée, trop enchaînée à Dieu : il la tient à la fois par les deux bouts de son être, la poussant fatalement de l'existence inconsciente à l'action inconsciente. Il faut délier l'être nouveau par un de ses deux côtés: non pas du côté de son principe, évidemment, car rien ne saurait être sinon par le Principe, par la Source de l'être; mais du côté de sa fin. Que la fin de l'homme soit obligatoire, puisqu'il est redevable de ses actes à Celui qui lui donne l'être ; mais qu'elle ne soit pas fatale. Qu'il se dirige vers sa destinée par un mouvement qui dépende de sa volonté propre; qu'il dirige personnellement ses actes, que sa vie morale lui appartienne avant de retourner à Dieu. En un mot, que l'homme soit homme, c'est-à-dire libre, car ces deux mots sont presque synonymes : après que l'inconsciente Matière a épuisé toutes les formes de la Fatalité, il ne reste plus à l'Homme d'autre raison d'être, dans l'Absolu, que la Liberté unie à un corps matériel.

Voici donc en son essence notre nature humaine : vous êtes une causalité relative, distincte de la causalité absolue; vous pouvez produire des actes directement émanés de vous; des actes qu'on ne peut attribuer qu'à vous, à votre volonté, à votre liberté.

Des actes, ai-je dit? Oui! car même l'abstention est un acte dans cet être libre que nous sommes : souvent un acte aussi méritoire qu'efficace dans notre vie morale, un acte aussi funeste que peu honorable dans la vie politique.

Libre abstention, libre action : tels sont les caractères de la volonté, opposés à ceux de la Matière.

§

Et remarquez, je vous prie, cette profondeur de langage, qui démontre, comme l'enseigne la Théosophie, l'inspiration merveilleuse de nos grands ancêtres, de ces premiers initiés, qui furent les initiateurs de la race humaine, aux jours de ce passé lointain que seule la Raison peut nous faire entrevoir à travers ce mirage des mots, des alphabets et des chiffres préhistoriques.

Ce que je vais vous signaler dans votre langue, issue principalement de la langue latine et de la langue grecque, nos savants le remarquent de même dans toute la généalogie des langues antérieures en remontant à travers les langues orientales jusqu'à la plus ancienne dont il nous reste quelques vestiges.

Liberté dérive de *libra*, balance, « *Libertas à librâ dicitur* ». C'est-à-dire que si, par rapport à Dieu, la Matière est une projection — voyez-vous ces forces physiques, électricité, lumière, projetées dans l'infini ? voyez-vous ces astres projetés dans leur orbite à une vitesse de plusieurs millions de lieues par minute ? — si la Matière est une projection, la volonté est un équilibre. La force qui meut la matière est derrière elle pour la pousser en avant ; la force qui meut la volonté est au dedans de la volonté, et la volonté la dirige où il lui plaît d'aller.

Pour agir cependant, il faut vouloir ; et pour qu'elle veuille, il faut à la volonté un objet, il faut un but qui l'attire et l'excite à agir. Ainsi la force qui fait agir notre volonté est double, comme les deux plateaux d'une balance : elle est dans la volonté et elle est hors de la volonté ; elle est moi et non moi, elle est à la fois égoïté et altruité, deux poids qui la tiennent en équilibre jusqu'à ce que...

Remarquez ici, je vous prie, la différence du monde spi-

rituel avec le monde matériel : le poids qui reste dans le plateau moins chargé de la balance matérielle fait toujours obstacle à la force de l'autre poids plus lourd qui l'entraîne : la volonté, au contraire, a le privilège de mettre les deux poids dans le plateau où elle penche, apportant le poids du désir là où pèse l'attrait, de sorte que l'égoïté, au lieu de faire obstacle, s'unit à l'altruité pour entraîner le vouloir et produire l'action; car l'âme ne se décide que dans le sens où elle croit pouvoir satisfaire l'amour qu'elle a pour soi par la jouissance qui l'attire hors de soi.

Ainsi la volonté est-elle autre que la force vitale, autre que l'âme. L'âme, la pulsation passionnelle est le Karma, le subconscient, antécédent à l'homme actuel que nous sommes, antérieur dans mon moi à ce moi lui-même. La volonté est mon moi véritable ; l'homme actuel en vous et en moi, chargé d'enfanter — sperme spirituel émané de l'Éternel masculin dans l'Éternel féminin — chargé d'enfanter, avec la coopération divine, l'être plus parfait, j'espère, que vous serez, que je serai demain.

Comme l'enseignent, je crois, les théosophes, comme l'affirme nettement la Bible, l'homme primitif, l'homme spirituel est androgyne, masculin et féminin tout ensemble; et vaguement nous sentons en nous cette dualité qui persiste, dans ce que nous appelons notre nature et ce que nous nommons notre vouloir. La nature en nous est force aveugle, impulsion irréfléchie, spontanéité qui devance la volonté et capable de produire seulement le désir : pour que ce désir, à lui seul infécond, devienne complètement un acte humain, fils réalisé des deux moitiés de notre être, il faut ensuite que la volonté réflexe discute le désir et décide si elle veut l'épouser, si elle veut le faire acte.

Mais pourquoi discuter ? Il y a donc aussi dualité devant notre vouloir? Où il n'y a qu'un, on ne choisit pas; s'il n'y avait qu'une attraction à solliciter notre désir, il serait fatal et la balance de notre volonté pencherait toujours du même côté, sans aucun mérite ni démérite aucun.

Il faut donc, pour l'acte libre, pour l'acte méritoire,

qu'un double attrait sollicite la volonté d'agir. L'objet du désir, c'est la jouissance, quelle qu'elle soit : l'objet de la volition, ce sera telle jouissance choisie de préférence à telle autre, choisie librement.

Aussi, à côté du vrai bonheur, il y aura le bonheur illusoire; à côté du bien, il y aura le mal. Et le vrai et le bien ne sera pas si éclatant aux regards de la volonté, qu'elle ne puisse pas, si elle le veut, lui résister et s'en détourner.

C'est-à-dire que si l'altruité est la force du vouloir, elle sera aussi sa faiblesse; si le désir est la vie du cœur, il sera aussi son épreuve; car ce sera au cœur, dont la satisfaction ne saurait être en lui-même, de choisir où il veut diriger son battement et sa flamme; ce sera à l'amour de choisir cet autre, mystérieux inconnu, dont il ne sait rien d'abord, sinon que c'est le complément de son être et la condition de son bonheur.

C'est dans ce choix précisément que la Théosophie devient Pragmatique, et met en jugement les vrais ou les faux théosophes. Théosophie, en effet, dit non seulement connaissance, mais goût, saveur, attrait du divin. La connaissance nous apprend que nous tenons à Dieu comme à notre Principe par notre essence première, qui est émanée de Lui ; par notre réceptivité originelle, qui a tout reçu de Lui. C'est à la volonté, c'est à l'amour, de nous ramener vers Dieu, de nous relier à Dieu, dont nous avait déliés jusqu'à un certain point notre liberté : et ainsi ce n'est pas la simple connaissance qui est complète théosophie ; il y faut aussi ce second lien — second lien dit religion — qui nous ramène à Dieu comme à notre fin.

L'altruité, ai-je dit, est l'aimant de notre volonté : la Religion — je ne dis pas telle religion, je dis la Religion, la Religion idéale — sera la polarisation de cet aimant. La vraie religion sera la vraie altruité, l'amour se reposant de ses vaines recherches, l'amour se consolant de ses rêves déçus, dans cet autre unique, qui seul épuise le rêve et comble le désir, parce qu'il est l'Infini ; dans cet autre divin, dont nous sommes les fils déportés dans le cycle

de la Matière, et qui veut nous ramener à Lui dans le Royaume de l'Esprit, dans la Divine Sagesse : Théosophia !

Mais, entrons dans le vif, étudions dans son jet ce moi dont nous avons sondé la source et entrevu la destinée.

L'âme, avons-nous dit, est un chercheur éternel, condamné à ne trouver jamais à son gré ici-bas, et à recommencer toujours jusqu'à l'éternité. En parlant de la sorte, n'est-ce pas, mesdames et messieurs, que je suis bien dans le réel de la vie, non pas dans l'abstraction !

Mais, je vous prie, pourquoi chercher si l'on n'aime pas ou si l'on jouit de ce que l'on aime ? Comment chercher, si l'on ne sait pas ce que l'on cherche ? Ainsi, outre la volonté en quête de son objet, trois autres éléments sont nécessaires pour expliquer le mouvement de l'âme humaine : aimer, savoir ce que l'on aime, et ne pas le posséder au gré de notre désir. Ainsi l'action de notre volonté exige préalablement :

1° la faculté de connaître ;

2° la faculté d'aimer ;

3° ... comment appeler ce troisième élément ? Appelons-le le manque, la non-possession de ce qui attire notre amour ; et nous allons le trouver partout, dans notre faculté de connaître comme dans notre faculté d'aimer.

Je dis premièrement : la faculté de connaître.

La faculté de connaître existe dans notre esprit, comme la faculté de voir existe dans notre œil.

Et vous avez réfléchi, n'est-ce pas, à ce manque que j'ai énuméré à part, mais qui est congénital à toutes nos facultés innées, et qui se manifeste ici dès le premier acte vraiment humain, et qui nous force à voir notre insuffisance et qui rappelle à l'humilité les plus fiers des intellectuels, dans cet acte même qui fait leur orgueil : l'acte de voir la lumière, l'acte de connaître par nous-même.

Car enfin, ce n'est pas notre œil qui est à lui-même sa lumière. Il lui faut hors de lui la lumière, et que cette lumière, réfractée par les objets extérieurs, lui apporte et

fasse entrer en lui cette réfraction : ce ne sont pas les objets eux-mêmes, en effet, qui sont atteints par notre vision; ils deviennent visibles pour nous uniquement par l'image qu'ils dessinent sur notre rétine, image issue de leur forme propre et de la substance lumineuse.

Ne nous lassons pas d'apprendre cette merveilleuse leçon que nous donne la Nature. Notre toucher, sens plus grossier, atteint directement, touche et manie à même les objets, matériels comme lui. La vue, sens plus délicat, ouverture déjà presque spirituelle sur le mystère de la connaissance, nous déclare l'infirmité de l'homme terrestre et l'infirmité de notre esprit enfermé dans la chair, pour atteindre, non seulement les formes de beauté, qui doivent, pour arriver jusqu'à nous, reprendre, en se faisant lumière, leur substance primitive de ce monde idéal d'où elles sont descendues; mais notre impuissance aussi en face de cette lumière qui nous enveloppe, nous pénètre et nous vivifie; cette lumière, sans laquelle nous ne pouvons rien voir, qui nous fait voir tout ce que nous voyons; et que nous ne voyons pas elle-même, sinon reflétée par des objets plus grossiers, moins éthérés qu'elle; ou décomposée, amoindrie, dans ces couleurs partielles, qui abaissent à notre portée son éblouissante splendeur.

Je dis des choses banales, n'est-ce pas ! Mais combien peu remarquées, justement parce qu'elles sont banales !

Oui, la lumière pure nous aveugle et nous l'affirmons en toute certitude, sans l'avoir jamais vue à l'état pur : sinon par cette vision pure qui est la vision de la Raison.

De cette vision-là, il est vrai, de la vision intellectuelle, de la vision intuitive — j'allais dire : de la vision théosophique, — de cette vision-là, à travers les reflets et les formes dont elle se drape pour nous apparaître, nous la voyons, la Lumière ! Nous la voyons emplissant l'infini de l'espace, infinie elle-même; partout, partout ; de plus en plus radieuse et enivrante, et splendide, à mesure que, par la pensée, nous nous élevons dans l'éther pur, au-dessus des êtres matériels, au-dessus des planètes opaques, jusque

vers notre soleil qui les illumine, là-haut, à des millions de lieues; et encore et encore, vers ces soleils sans nombre et ces espaces sans limites, qui sont l'aperception sublime et la fascination de la raison, de la poésie, de la science...

C'est ainsi que même la connaissance de la Matière nous met en face de l'Infini, et déborde, par delà les limites de notre être, dans l'Océan sans bornes de l'Être.

Au matérialiste qui, voulant imposer à ce qui est, la limite de ce qu'il pense, contesterait l'infini de la pensée, l'infini de l'Esprit, il me semble que le théosophe, n'est-ce pas, a droit de répondre que le préjugé est vraiment excessif de vouloir refuser à l'esprit cet infini que l'esprit nous révèle dans le monde même de la Matière.

Tel nous apparaît l'infini de l'espace, enveloppant les mondes et leurs habitants, qui évoluent en lui, et contenant une force invisible qui actionne et dirige cette évolution visible, selon des lois occultes mais indéniables : Tel se révèle à nous l'Esprit Infini. Lui aussi, Lumière pure, ne peut être directement atteint par notre regard ; mais comme les objets matériels, dans son image seulement, dans cette image intellectuelle que nous appelons idée, l'Idée de l'Infini. Et gardons, je vous prie, à ce mot, sa sublimité, devant laquelle se sont inclinés, admiratifs, tous les grands génies de notre philosophie occidentale, depuis les Pythagore et les Platon jusqu'aux Leibnitz et aux Hégel. Idée étymologiquement, du grec Eidô, je vois, dit Vision, Intuition : vision de l'esprit sans l'intermédiaire des yeux ; vision intérieure et néanmoins confirmée par la vision extérieure, puisque extérieurement aussi l'Infini nous apparaît dans l'espace sans bornes ; révélation de Dieu par la lumière même de Dieu.

C'est donc à la Lumière de Dieu que j'attribue la vraie révélation divine, non pas à l'enseignement humain ? Oui certes, et en cela je suis d'accord avec le grand inspiré, comme avec les grands initiés ; je fais écho à Jean l'Evangéliste comme à Cakya-Mouni et à Brahma : « Dieu est Lumière, dit l'Évangile de l'Esprit, et c'est Lui qui illu-

mine de vérité vraie tout esprit, même dans ce monde matériel où nous sommes descendus. « Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. »

Même du monde matériel la révélation est immatérielle, par la lumière non pas par l'objet matériel : la prétention serait étrange vraiment de vouloir que du monde immatériel la révélation soit matérielle, par autre chose que la lumière. Non. La parole, de quelque bouche qu'elle sorte ou quelque forme qu'elle revête, est une chose matérielle et opaque, qui n'éclaire pas, qui ne manifeste pas ; à moins que la lumière spirituelle, la lumière de Dieu, l'illumine et la fasse translucide. La révélation, c'est la lumière : une parole qui dans votre esprit n'est pas devenue Lumière, vision réelle et personnelle, n'est pas pour vous révélation divine ; et vous feriez, en la répétant avec docilité, tout autre chose que de la théosophie ou du christianisme. « Où il y a ténèbres, Dieu n'est pas », dit la 1re Épître de Jean : « Deus enim lux est et tenebræ in eo non sunt ullæ. » (I.5.)

C'est parce que ses croyants étaient ainsi des voyants, que le grand apôtre Paul ne craignait pour eux aucun autre enseignement, aucun autre docteur, et qu'il leur défendait d'interdire la parole à personne dans l'Église, mais leur ordonnait au contraire de tout écouter pour juger et retenir ce qui était bon dans quelque parole que ce fût : « Prophetias nolite spernere... Omnia judicate ; quod bonum est tenete. » (Ire Épître aux Thessaloniciens, V. 20, 21.) « Ne mettez pas l'éteignoir sur l'esprit humain. » « Spiritum nolite extinguere » (*Ibid.*, 19), dit-il encore. Je puis donc affirmer, de par le christianisme authentique, que la connaissance par vous-même est l'élément premier de l'esprit religieux comme de l'esprit humain : qui enseigne autrement tient école de Césarisme, non pas de Christianisme.

« Jugez par vous-mêmes », nous dit le grand apôtre du christianisme. Est-ce à dire qu'il vous fait infaillibles et se persuade que rien ne vous dépasse ?

Je ne sais si vous jugerez comme moi, mais je vous assure

que je jugerais souverainement ennuyeux d'être infaillible, même par procureur. Eh quoi ! d'un seul coup, savoir le tout de quoi que ce soit ; n'avoir plus rien à apprendre ; n'avoir plus rien à y découvrir. Et ainsi plus nous développerions notre esprit, plus nous rétrécirions le champ de notre connaissance. Mais qu'est-ce que nous ferions, à la fin, de notre faculté de connaître ? Quel ennui de voir toujours, toujours, ce que je savais déjà, ce que j'avais déjà vu depuis longtemps ! Il ne me manquerait rien pour exciter mon esprit à apprendre encore ! Mais si vraiment, il le faut: c'est ce manque qui nous pousse à l'action et nous empêche de nous anéantir dans l'inertie : « Omnibus enim mobilibus mobilior sapientia. — L'intelligence, la science est mouvement perpétuel », dit un théosophe alexandrin du IIIe siècle avant Jésus-Christ. (Livre de la Sagesse, VII, 14). « La vie céleste dans le monde divin sera perpétuelle transformation, de clartés en clartés plus grandes », écrit saint Paul aux Corinthiens (IIe Épître, III, 18) et dès ce monde, notre spéculation intellectuelle, notre théosophie, soulevant peu à peu le voile, se forme de l'Infini une image qui est la même toujours, transformée sans cesse néanmoins par des lumières nouvelles : « Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem tanquam a Domini spiritu. »

Voyez-vous, entendez-vous ces éclairs de foudre, et ai-je besoin de vous montrer sur quel archaïsme vient frapper ce moderniste de l'An, non pas 1909, mais de l'An 55 après Jésus-Christ ? Car saint Paul était un moderniste pour les obstinés de l'Ancien Testament, qui voulaient, eux aussi, que l'on regardât derrière soi pour trouver la route de l'avenir ; et son admirable parole est d'aujourd'hui, écartant, quoi que fasse l'adversaire, les voiles que celui-ci veut remettre encore et toujours sur la vision divine. Tous les mots de réfutation éclatent, lumineux dans ce texte que l'on ne réfutera pas : « révélation » est « Dieu découvrant sa gloire à la spéculation intellectuelle, non

pas d'un tel ou d'un tel, mais de tous. — Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes » et ainsi l'image de Dieu que forme dans notre esprit l'Esprit de Dieu, « tanquam a Domini spiritu », non pas un enseignement d'homme, se transforme indéfiniment de clarté en clarté, « transformamur a claritate in claritatem », tout en restant la même, l'image jamais achevée de l'Infini... Et sentant l'adversaire se réclamer de son autorité d'Ancien Testament contre cette déclaration du Nouveau : « Dieu est esprit, non pas formule, fulgure le grand apôtre, et le règne de l'esprit, le règne de Dieu est liberté. — Dominus autem spiritus est; ubi autem spiritus Domini, ibi libertas! » (*Ibid.*, 17.)

Sondez-vous du regard ces profondeurs de lumière, théosophes qui avez bien voulu inviter dans votre fraternité de science un humble étudiant de l'Évangile du Christ? Sentez-vous, en deçà et au delà du savoir qui toujours fuit devant nous à mesure qu'il se livre, sentez-vous cette nouvelle fraternité, cette fraternité universelle que proclame dans ce texte admirable l'admirable chrétien Paul de Tarse au nom de Jésus de Nazareth ?

Oui, je sais que vous ne vous attribuez pas l'infaillibilité et je vous en félicite, parce que l'infaillibilité, même effective, si elle était possible, engendrerait l'inertie et le sectarisme. Vous admettez, comme moi, que nulle doctrine, nulle école ne peut dire : « Je suis la lumière totale. » Si elle était la lumière totale, elle serait invisible : dans le monde spirituel comme dans le monde physique, ce sont des diminutions de la lumière, ce sont les couleurs de l'arc-en-ciel qui seules tombent sous notre regard ; et nulle couleur n'a droit de nier les autres ni intérêt à les détruire. Nous ne pouvons connaître la vérité totale, la vérité parfaite. Aussi Dieu a-t-il mis en nous, pour nous unir à Lui, pour nous unir tous ensemble, une faculté plus vaste, une faculté plus altruiste que notre faculté de savoir : la faculté d'aimer.

Si grande soit-elle, l'intelligence, en effet, n'est pas tout

l'homme ; elle n'est même pas ce qu'il y a en nous de plus efficace : il faut, pour nous déterminer à l'action, que la connaissance éveille l'amour, que l'idée excite le désir ; l'idée n'est qu'une conception ; c'est l'amour qui enfante : le rayon de soleil n'est pas lumière seule, mais lumière, chaleur, force ; et c'est la chaleur surtout qui est source de vie : ainsi faut-il, pour mettre en acte même notre intelligence et l'entraîner à apprendre, cette force motrice qu'est la passion : aimer, est le père d'agir.

Tel que le soleil levant aux premiers jours d'automne, l'âme, aux premiers jours de sa vie, apparaît comme enveloppée d'un nuage, ce nuage de l'animalité et de l'égoïsme, que nombre d'hommes, hélas ! tardent à dissiper. Et tant qu'il a ressenti seulement des besoins matériels de plaisir et de mouvement, faciles à satisfaire, tant qu'il n'a vécu que pour soi, l'enfant s'ignore encore lui-même ; car nous sommes plus grands que tout cela, car nous sommes plus grands même que notre moi.

L'homme est un immense désir que rien ne peut satisfaire ; c'est l'émotion première de cet immense désir qui commence l'homme dans l'adolescent, et qui vous a initiés, mesdames et messieurs, au vrai mystère de la vie. Loin, bien loin, maintenant, est le romantisme, qui a vécu de cette flamme, et le courant est plus bas, qui entraîne le matérialisme à l'heure présente. Mais je parle à des délicats, et la Théosophie, n'est-ce pas, plane assez haut au-dessus des passions égoïstes ou grossières, pour que l'Évangile de l'esprit, la religion du cœur, trouve un écho dans vos âmes.

« L'homme est le fils du ciel, disait le grand philosophe dont je suis un humble disciple ; il semble que Dieu nous ait portés dans son cœur pendant l'éternité, et qu'habitués là-haut de puiser la félicité infinie, comme le lait au sein maternel, nous gardions ici-bas ce souvenir comme un tourment divin et une aspiration céleste au milieu des terrestres illusions. »

Tourment, en effet, dit le langage humain comme la vie

humaine. Passion est un mot latin qui signifie souffrance; j'aime, *amo* en latin, signifie : je m'élance hors de moi, «*a meeo*»; et voici qui apparaît de nouveau le manque, cet étrange élément de notre être, et il apparaît plus entraînant ici et plus douloureux que dans notre faculté de connaître.

Revenons donc à ce mot, à cette idée, qui est le mystère même de l'être et de la Science et de la Vie.

Même à Dieu, il eût manqué quelque chose, s'il n'eût pas volontairement enfanté ce qui dépendait de sa volonté, et qui n'était pas lui; si Lui, l'Éternel, le Parfait, l'Infini, il n'eût pas enfanté cet Être imparfait, fragmenté dans l'infinie multiplicité des êtres finis; et paternellement n'eût pas fait évoluer depuis le plus bas degré du possible, à travers les stations sans nombre d'une ascension sans fin, tous ces fils, infiniment, diversement impuissants de sa toute-puissance divine. Tel apparaît en Dieu, si je puis dire, le manque originel, d'où vient notre origine et dont nous sommes issus. Nous sommes les fils de ce manque; nous sommes des fractions de cet Imparfait qui n'est pas par soi, comme l'Être parfait, mais qui a commencé d'être, et qui doit, s'il veut vivre, rester uni à la source de l'Être, et en solliciter et en attirer, et en aspirer, et en assimiler, et en activer toujours davantage l'influx vivifiant.

Suffit-il, croyez-vous, de connaître ce qui nous manque, de voir la nourriture qui peut apaiser notre faim ? Non, n'est-ce pas ! Et c'est pourquoi la fondatrice de votre Société théosophique a dit, elle aussi, en son langage plus imagé, ce que dit, en son langage plus précis, notre grand Bossuet: que vaine est la connaissance, si elle n'aboutit pas à aimer.

Mais aimer qui ? Mais aimer quoi ?

Ce serait une belle étude et intéressante à plus d'un titre, que de rechercher et de recueillir ce que les plus grandes âmes ont écrit de l'amour. Mais si l'on ne voulait admettre que les chastes pensées et les nobles sentiments le travail serait très circonscrit, et les plus célèbres litté-

ratures offriraient peut-être tout au plus, dans les écrivains de renom, quelques pages dignes d'être conservées. C'est une chose frappante que les écrivains qui ont écrit noblement de l'amour humain sont ceux-là mêmes qui ont noblement écrit de l'amour divin. Aussi, rencontrerait-on à peine quelques lignes dans les auteurs païens. Platon, je le sais, a écrit des choses admirables sur l'amour abstrait du Vrai, du Beau, du Bien, de l'Ordre et de la Justice ; mais dès qu'il arrive à l'amour des personnes, il semble perdre la rectitude de son esprit et la noblesse de son cœur, tant sa pensée s'égare dans des conceptions étrangères, contraires même à la haute nature de l'Amour. C'est que l'on ne trouvera pas une seule fois dans les auteurs qui ont précédé Jésus-Christ, pas même dans « le divin Platon », comme l'appelaient ses admirateurs, ce mot, aujourd'hui banal, l'amour de Dieu.

Les dieux de Rome ou de la Grèce avaient pu produire les arts, la poésie, les lettres, le courage, la force, même une certaine et très brillante civilisation ; ils n'avaient pu produire l'Amour, l'Amour véritable, ce sentiment humain et divin tout ensemble, éminemment spirituel et éminemment sensible, chaste et enivrant, avide de dévouement autant que de jouissance, folie et sagesse, mysticisme et raison, l'Amour infini, dont Dieu seul est la source première et le terme suprême. C'est que les dieux antiques, quand ce n'étaient pas des passions ou des vices divinisés, n'étaient que des hommes ou la Nature déifiés ; et l'infini et le très pur et le parfait, ce n'est pas l'homme, ce n'est pas la Nature, c'est Dieu, et puisque l'Amour veut voir pour ainsi dire, il fallait, pour l'amour infini, pour l'amour absolu, pour le parfait amour, que le Parfait, que l'Infini, que Dieu apparût ici dans un homme.

L'a-t-il fait ?

Je ne viens pas ici, mesdames et messieurs, faire du prosélytisme. Mais vous avez, en m'invitant parmi vous, fait preuve suffisante de votre largeur d'esprit pour que je me permette de souligner ce fait que les purs intellectuels ne

remarquent pas assez. Ces puissants, ces admirables philosophes, littérateurs et artistes de la Grèce et de Rome, non seulement n'avaient pas réussi à constituer une société dans laquelle les humbles, les travailleurs et les souffrants eussent l'honneur et la sympathie que nous leur accordons tous aujourd'hui; mais il semble, à lire leurs écrits, comme à regarder leurs œuvres d'art, qu'ils aient ignoré absolument ce sentiment si humain qu'il est pour nous l'âme même de notre âme, l'amour.

Et voici que tout à coup, chez un peuple sans art et dans une terre sans ornement, parmi des hommes méprisés parlant une langue barbare, toute une littérature éclôt soudain de ce sentiment jusque-là inconnu, et d'un seul jet l'élève jusqu'à sa perfection :

« Celui qui n'aime pas, dit la première Épître de saint Jean, celui qui n'aime pas reste dans la mort. Quant à nous, nous reconnaissons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons (III, 19). Et ce que nous aimons, ce sont tous les hommes, parce qu'ils sont nos frères, fils du même Dieu unique, et que nous aimons avant tout ce Dieu qui est notre Père (II, 15 ; IV, 21, 7). Oui, tel est bien notre amour — je cite toujours la première Épître de saint Jean — non pas que ce soit nous qui ayons ainsi inventé d'aimer Dieu, mais c'est Dieu qui nous a aimés le premier (IV, 19). Il nous a aimés, pécheurs que nous étions, et nous a lavés de nos péchés (Apocalypse, I, 5). Car Dieu est Amour, et cet amour s'est montré à nous lorsque Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin de nous donner une vie nouvelle (Première Épître, IV, 8 et 9). En cet homme, Jésus, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous (III, 26). Nous l'avons entendu, de notre temps, cet amour qui date de l'éternité; nous l'avons vu de nos yeux et touché de nos mains; nous avons senti les battements de son cœur; et nous vous annonçons ce que nous avons vu et entendu, afin que vous entriez, vous aussi — c'est toujours saint Jean qui parle — afin, que vous entriez, vous aussi avec nous, dans l'ami-

tié de Dieu notre Père et de son Fils Jésus-Christ » (I, 1 à 3).

J'interromps un instant mes citations, pour m'excuser et m'expliquer de les apporter ici dans une société qui ne fait pas profession de christianisme. Vous m'avez applaudi voilà trois mois, lorsque après la remarquable conférence de mon ami Albert Jounet, je vous affirmai que l'entente serait bientôt faite entre les hommes intelligents qui se croient séparés par des doctrines absolument incompatibles, si nous prenions soin de nous expliquer et d'attribuer aux mots, aux doctrines, non pas le sens abaissé et étroit que leur donne l'opinion commune, l'opinion des ignorants et des sectaires, mais le sens véritable, le sens philosophique et théosophique.

Comme l'Humanité est une dans des races très diverses, — les nègres aussi, non seulement les jaunes, sont de la même Humanité que les blancs! — ainsi la Religion, ainsi la Théosophie doit être une sous des formes dissemblables. C'est notre grand docteur, saint Augustin, qui, bien longtemps avant moi, formula nettement, dans son livre très orthodoxe de la Cité de Dieu, livre X, chapitre XIV, cette doctrine capable, certes, de scandaliser la plupart des chrétiens orthodoxes ; je cite exactement : « Ce que nous appelons aujourd'hui Religion chrétienne, existait chez les anciens et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que le Christ lui-même étant venu, l'on a commencé d'appeler chrétienne la vraie religion qui existait déjà auparavant. »

Et c'est mieux encore que saint Augustin, c'est Jésus-Christ qui, pour indiquer qu'il ne venait point rétrécir cet universalisme, mais le perfectionner (Mathieu V, 17), fait reproche à ses apôtres, d'avoir voulu interdire un prêcheur qui ne les suivait pas, mais qui lui aussi faisait effort contre le mal. « Non! ne l'excommuniez point, leur dit-il, qui n'est pas contre vous est pour vous ! » (Marc, IX, 38, 34). Et saint Paul, faisant écho à Jésus : « Les aptitudes sont diverses, donc aussi les attributions, et les ministères et

les façons d'agir; ne faisons pas schisme de ces diversités; quoique l'œil ne soit pas l'ouïe, l'un et l'autre sont des sens différents du même corps » (Première Épître aux Corinthiens, XII). Le développement que donne l'apôtre à cette doctrine d'Universalisme, de diversité dans l'unité, vous le devinez sans que je le reproduise. J'ai voulu choisir ce dernier verset, parce qu'il condamne spécialement le sectarisme administratif qui refuse aujourd'hui leur droit de Christianisme et leur fonction dans l'Église aux chrétiens qui veulent se servir du sens de la vue, non pas seulement du sens de l'ouïe. « Dieu est lumière », dit saint Jean (première Épître I, 5). Ce n'est donc pas le sens de l'ouïe, c'est le sens de la vue; ce n'est pas l'audition, c'est la vision, qui nous met en relations avec Dieu. Que ceux qui, intellectuellement, sont capables d'écouter seulement, non de voir, ne se glorifient donc pas de leurs oreilles, — ne me faites pas dire ce que je ne dis pas; je n'ajoute pas de complément; — mais qu'ils ne forcent personne à se crever les yeux!

Voir n'empêche pas d'entendre. J'entends, sans que personne l'exprime, une objection se formuler tout bas dans vos esprits; vous vous demandez si je ne parle pas là un langage tout autre que celui de l'Église, si même je ne me mets pas résolument, sous prétexte de Théosophie, en dehors de la Foi catholique. C'est encore à saint Paul, puis à l'Église elle-même que je vais emprunter ma réponse.

« Autre chose est un apôtre, un prophète, un docteur, dit encore ce chapitre XII de la Ire Epître aux Corinthiens, verset 28, autre chose un administrateur, un gouverneur dans l'Église »; et elle met les gouvernants à l'avant-dernier rang, le septième dans sa hiérarchie des fonctions, quatre degrés après les docteurs, six degrés au-dessous des apôtres; et immédiatement après — il me semble voir un sourire aux lèvres de l'apôtre de la liberté évangélique! — et immédiatement après la fonction de gouvernement dans l'Église, il ajoute : « γένη γλωσσῶν », « les diverses formes de langage ». Il avait marqué en traits un peu

durs, dans l'Épître aux Galates, quelques mois auparavant, que Pierre, pour ne pas déplaire aux tenants de l'Ancienne loi, avait parlé et agi à l'encontre de l'Évangile: il veut nous indiquer ici que dans l'Église, comme ailleurs, il y a en effet divers langages, « *genera linguarum* », et que le langage gouvernemental, administratif, n'a rien à faire avec la foi, dans l'Église non plus que dans l'État. « L'objet de la foi, dit l'Épître aux Hébreux, ce n'est ni telle forme, ni telle formule, c'est la substance même des choses invisibles. » (XI, I.) Et les théologiens eux-mêmes, quoique discrètement, comme il convient à des hommes qui ne veulent pas se condamner ouvertement, — les théologiens nous enseignent la même vérité, lorsqu'ils disent que la vraie foi, c'est la « foi théologale, qui se rapporte *immédiatement* à Dieu ». Vous entendez, « qui se rapporte immédiatement à Dieu ». Vous pouvez lire cette définition dans tous les catéchismes, celui de Paris comme celui de Rome. Et comme écrit encore saint Paul, dans l'Épître aux Galates: « Ce qui se rapporte immédiatement à Dieu, n'a que faire d'un médiateur. — *Mediator autem unius non est; Deus autem unus est.* » (III, 20.)

Après cette vérité confessée malgré eux, nos théologiens subrepticement insinuent: Outre la foi *théologale* cependant, il y a la foi *théologique*. Pardonnez-moi de vous apporter ici ces subtilités : ce sont ces subtilités précisément qui ont défiguré le Christianisme et qui écartent de la vraie foi tant d'âmes de bonne foi, et qui écartent de la Science de Dieu tant d'hommes de science.

Et donc, disent les théologiens, outre la foi à ce que Dieu nous montre lui-même dans la lumière de Dieu, outre la foi théologale, il y a la foi théologique, qui croit sur la parole des théologiens, des théologiens officiels, bien entendu, car la parole théologique, même et surtout sur les lèvres du gouvernant en chef, dans l'Église, est parole de gouvernement, « *gubernationes genera linguarum* », comme disait tout à l'heure saint Paul, et « parole de gouvernement » est autre chose que « parole de Dieu. »

Quelques-uns d'entre vous, mesdames et messieurs, me demandaient, l'autre jour, avec quelque inquiétude : « Sont-ils nombreux dans l'Église, M. l'Abbé, les prêtres qui pensent ainsi ? » Je me garderais bien de répondre, parce que j'ignore le nombre des prêtres qui pensent ainsi, ou même qui pensent tout court. (*Sourires.*) Mais une autorité que je puis apporter à l'appui de mes affirmations, et une autorité supérieure absolument à celle de tous les théologiens et même de toutes les encycliques ou bulles pontificales, c'est l'autorité de notre liturgie.

Vous savez, n'est-ce pas ? ce qu'est le Vendredi-Saint dans le cycle de nos solennités et quelle gravité spéciale revêtent, ce jour-là, nos prières liturgiques. Dans une de ces prières, il est question du Souverain Pontife, et officiellement nous demandons à Dieu — la parole officielle oublie par hasard sa prudence gouvernementale — nous demandons à Dieu de conserver longtemps au peuple chrétien ce chef suprême, pour que le peuple chrétien augmente d'autant les mérites, je n'ose pas traduire, et je vous demande la permission de citer le texte ; mais vous entendrez sous le latin sonner le mot français : *Ut christiana plebs, sub tanto pontifice,* CREDULITATIS *suæ meritis augeatur.* » « Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté », disait Boileau. L'entendez-vous au contraire, ce latin d'Église, appeler honnêtement de son nom vrai ce que les théologiens appellent « la foi ecclésiastique, la foi en la parole pontificale » : « *crédulité* », dit le latin, « crédulité méritoire » oh ! oui très méritoire ; mais non pas foi, non pas foi infaillible. Cette non-infaillibilité est honnêtement confessée dans une autre prière liturgique, les Litanies des Saints, que l'Église récite souvent, et spécialement les trois jours appelés « jours des Rogations » : une invocation formelle demande à Dieu de daigner conserver dans la Sainte Religion le Seigneur Apostolique — c'est une des appellations du pape, le Seigneur apostolique, et tous les ordres ecclésiastiques : « *Ut Domnum apostolicum et omnes ecclesiasticos ordines, in Sanctâ Religione conservare digneris te rogamus, audi nos !* »

C'est là le *subconscient*, si je puis dire, de la très sainte Église Romaine; mais, de même qu'en l'âme humaine, c'est dans ce subconscient que fermentent, inaperçues, les semences qu'y a déposées le passé, les germes que fera éclore l'avenir, et c'est là, par-dessous la psychologie qui s'efforce au grand jour dans les luttes de l'heure présente, que je vois s'efforcer aussi la Théosophie, la Divine Sagesse, et que je sens se préparer le triomphe des nobles aspirations que ce grand mot exprime.

§

Car je n'avais point dévié du sujet de notre Conférence, mesdames et messieurs. C'était de la psychologie que je faisais avec vous en vous montrant le Christianisme organique, le Christianisme réalisé, tel qu'il vit sous nos yeux en ce commencement du xxe siècle. Ce n'était plus, hélas! la psychologie idéale, telle que Dieu la suggère au fond des âmes ouvertes à son amour, au sommet des esprits ouverts à sa lumière. C'était de la psychologie réaliste, c'était l'âme positive de l'Église telle que les hommes l'ont faite; et dans laquelle la volonté seule prétend qu'elle est tout, oubliant que sans la science et sans l'amour, la volonté ne saurait être que tyrannie, dans le royaume de l'esprit surtout, où l'esprit a évidemment quelques droits.

N'est-ce pas Héraclite qui disait que l'Éternel se joue avec les choses passagères comme un enfant se joue avec ses osselets? La comparaison est fantaisiste; mais l'idée est sérieuse. Il me semble, en effet, que ce doit être pour l'Éternel Dieu une occupation intéressante de faire le jeu de sa sagesse divine avec les entêtements ou les caprices de notre liberté; et c'est un plaisir intéressant à l'homme sage de voir les pires folies humaines aboutir tout au rebours de leurs prétentions insensées.

Aussi bien est-ce avec une foi et une joie véritables que j'entends ce Sage, divin entre tous, qu'est mon maî-

tre Jésus, nous redire tranquillement, après des siècles et des siècles de défaite apparente, l'affirmation de sa victoire : « *Confidite, ego vici mundum!* » (Jean, XVI, 33.)

Et quand il dit « moi » cet « homme en qui Dieu était », c'est de son « moi divin » qu'il parle; ce n'est pas de l'homme de Nazareth, mais du Dieu qui était en lui ; et, plus humble et plus voyant que ses vicaires, ce Grand Prêtre, ce Grand Prophète, cette suprême incarnation de Dieu parmi les hommes n'ignore pas ni ne diminue les autres grands prêtres, les autres grands prophètes, les autres missionnés de Dieu, qui sont venus avant lui faire rayonner sur notre terre la céleste lumière : « C'est vous qui moissonnerez,dit-il à ses apôtres ; mais d'autres avant vous ont labouré et ensemencé. » (Jean IV, 37). Et il disait cela, remarque l'évangéliste, dans un pays des gentils, *Galilea gentium*, non pas en pays juif. Car le vrai Christianisme doit être, pour mériter son nom, la résultante dernière de tous les Christs qui graduellement ont versé à l'esprit humain la divine sagesse; le Catholicisme,c'est-à-dire l'Universalisme, doit être dans une même fraternité de savoir et d'amour, la religion, c'est-à-dire l'union fraternelle de tous, même de ceux qui ne savent pas, pourvu qu'ils aiment, et qu'ils nous laissent, à nous qui voulons avoir le droit de voir, à nous qui voulons la lumière, le droit d'apprendre et de chercher encore, sous ce qui apparaît à tous, ce qui ne se livre que peu à peu aux investigations de la raison et de la science.

Vous aussi, j'en suis sûr, Messieurs les Théosophes, vous admettez, comme moi, qu'on peut croire au soleil et jouir de sa clarté, de sa chaleur, sans connaître sa composition chimique, ni même sa dimension exacte; vous admettez que la foi en Dieu existe et soit parfaitement légitime, quoique Dieu, plus encore que le soleil, dépasse notre vue intellectuelle, notre mesure scientifique.

Nous savons de Lui le nécessaire, si nous savons qu'il est le Sans-Bornes, l'Infini, si nous savons que nulle forme ne le limite, et qu'il déborde toutes nos formules, toutes

nos conceptions, de toute l'étendue du Sans-Bornes : si dans cet Infini nous faisons place à toute vérité, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est amour et bonté et sympathie fraternelle

Et c'est pourquoi, mesdames et messieurs, je suis heureux de fraterniser avec vous dans la Religion véritable, dans le catholicisme vrai; laissez-moi dire dans l'Église catholique.

Car l'Église catholique,c'est-à-dire universelle,c'est l'élite religieuse de toutes les religions,de toute l'humanité,après et avant le Christ Jésus. C'est cet Océan intellectuel, spirituel,dans lequel fermente et opère l'Esprit de Dieu. Et dans cette fraternité de l'Universalisme, je vous sens qui communiez avec moi, mesdames et messieurs, au Christ, venu le dernier sur notre terre pour nous apprendre le dernier mot de la Théosophie totale: « Dieu n'est pas lumière seulement! Dieu est amour! » (*Chaleureux applaudissements.*)

H. P. Blavatsky et la Science [1]

Par M. L. Desaint

H. P. Blavatsky écrivait les lignes suivantes traduites dans le deuxième volume français de la *Doctrine secrète* :

« Les savants témoignent un grand mépris pour la métaphysique en général, et pour la métaphysique ontologique en particulier ; mais dès que les occultistes sont assez hardis pour relever leurs thèses, nous constatons que la science matérialiste et physique est saturée de métaphysique, que ses principes les plus fondamentaux, bien qu'inséparablement liés au transcendantalisme, n'en sont pas moins... torturés et souvent ignorés au milieu du labyrinthe des théories et des hypothèses contradictoires.

« Une excellente corroboration de cette accusation gît dans le fait que la science se trouve absolument obligée d'accepter l'Éther « hypothétique » et de chercher à l'expliquer en restant sur le terrain matérialiste des lois atomo-mécaniques. Cet essai a directement abouti aux contradictions les plus fatales entre la nature supposée de l'Éther et son action physique. »

Ceci se trouve dans le chapitre intitulé « les Physiciens modernes jouent à Colin-Maillard », et il semble bien, tout

1. Conférence faite il y a déjà plusieurs années. Il aurait dû, avec les théories récentes des électrons, les vues de *Lodge*, de *Poincaré*, de *Bergson*, lui être fait des additions.

Le temps m'empêche de faire subir à ce Mémoire les corrections nécessaires. (*Note de l'auteur*).

au long de ce chapitre, voir passer de nombreux personnages avec les yeux bandés ; ils font les gestes incertains de ceux qui n'ont pas à leur disposition un peu de franche lumière. A propos de l'Éther et de l'Atome, s'accumulent des contradictions dont certains savants de nos jours essaient de voiler le caractère fâcheux, en disant que l'Éther, l'Atome... ne sont que des images temporelles, de « quelque chose d'inconnu éternellement » (190) les lettres, en quelque sorte d'un alphabet passager destiné à écrire et à relier les faits. Mais vraiment si chaque savant a son écriture spéciale, sa langue à lui, nous pouvons nous épouvanter à l'idée du grand nombre d'alphabets que nous devrons apprendre. Passons cependant : une telle difficulté n'est pas faite pour nous arrêter. Ce qui est bien plus grave c'est l'indifférence de ces savants vis-à-vis des problèmes qui, pour l'homme, sont des plus angoissants. Qu'est-ce que la matière ultime, l'espace ultime ! Le sphinx caché dans toute âme vivante pose résolument ces questions. Le savant matérialiste sourit, esquive la réponse, bâille et finalement s'endort sur la bonne terre ferme où tous les jours l'on pose solidement les pieds. Et cependant il pourrait savoir que le moindre microscope est susceptible de montrer que la terre n'est qu'une approximation grossière de quelque chose et qu'à moins d'être un enfant, c'est vers ce Quelque Chose, sublime et profondément Inconnu, qu'il faut aller, l'esprit résolu, à pas de géant. Si l'on nous répond alors que la Science n'a pas pour but « de découvrir l'Origine des choses, mais seulement un stage de l'histoire naturelle », nous dirons que nous acceptons cette façon de voir, mais que nous avons le droit et le devoir de demander ailleurs une réponse aux questions graves de la Destinée universelle et humaine. Peut-être alors faudra-t-il s'adresser à d'autres recueils que les livres de science positive ; peut-être aussi conviendra-t-il de suivre l'antique conseil : Connais-toi toi-même, c'est-à-dire de méditer et de se replier intellectuellement sur soi ; car « la science officielle ne sait rien jusqu'à présent au sujet

de la constitution de l'Éther »... et ne peut rien dire d'affirmatif sur les « Origines ».

Si la science veut intéresser ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, il faut qu'elle soit autre chose qu'un langage exprimant et relevant les faits sensibles : il faut qu'elle explique l'apparence par le fond, des modes particuliers de vie par une vie plus immense ; il faut qu'elle aboutisse non plus à des imaginations représentatives, non plus à des fictions symboliques mais à des Entités qui ne nous intéressent que parce qu'elles sont plus réelles que tout ce que nous voyons et sentons. La science aboutit alors à la métaphysique. Chercher dans le monde sensible les entités hypothétiques données par une métaphysique vivante c'est la seule façon pour la science de devenir intéressante. D'ailleurs, présentement, « la science est imprégnée de conceptions métaphysiques mais les savants ne veulent pas l'admettre et luttent d'une façon désespérée pour arriver à couvrir d'une marque atomo-dynamique les lois purement incorporelles et spirituelles de la nature sur notre plan, refusant d'admettre même leur substantialité sur d'autres plans, dont ils nient *à priori* l'existence.

La science, de nos jours, est incontestablement matérialiste... Les naturalistes refusent d'unir la physique à la métaphysique, le Corps à l'Ame et à l'Esprit; ils préfèrent ignorer ces derniers. Leur point de vue pourrait peut-être se défendre de lui-même s'ils ne bouleversaient, pour le maintenir, « toute la série *logique des analogies dans l'Évolution de l'Être* ».

Cette phrase appartenant au chapitre « Dieu, Monades, et Atomes » est toute une pensée révélatrice de la métaphysique occulte.

L'analogie explique et généralise en unissant les faits aux faits, les entités aux entités, en vue d'une Identité Suprême. Elle comporte des nuances. Une pomme tombe sur la terre, un astre se rapproche et s'éloigne du soleil, Newton voit là deux phénomènes analogues. Victor Hugo compare « le croissant fin et clair » de la lune à une faucille

d'or dans le champ des étoiles; il se montre là grand artiste en rendant un spectacle grandiose par un fait familier: « la faucille d'or » qui provoque en nous une image aisée et rapide de la nuit.

Cependant ici Newton semble, à certains égards, se montrer plus grand comme analogiste, parce que les phénomènes qu'il associe comportent une infinité d'analogies partielles au cours d'un temps indéfini. Par contre, lorsque Eschyle symbolise l'âme humaine insaisissable, et le mystère de sa naissance et de son développement, sous la forme visuelle de Prométhée oublié et meurtri, luttant seul et faisant face, héros lumineux, à la nature et aux dieux, pour affirmer la Divinité et l'Infini de l'Homme, nous sentons, à la façon dont nous sommes émus, que le visible du symbole sut atteindre l'invisible analogue qui existe en nous-même: l'âme; et Eschyle est plus grand que Newton.

C'est par l'analogie que les hommes de génie voient profondément dans la nature et dans l'homme; sans elle le matérialisme serait raisonnable; si ce qui est en Haut n'était pas comme ce qui est en Bas, nous devrions nous défendre toute spéculation sur l'Invisible. Et même les pensées et les actions les plus communes nous seraient interdites; les sociétés sont fondées sur les lois d'imitation et d'invention; sur la croyance et l'espérance; or, imiter c'est agir suivant une analogie; croire, c'est poser *à priori* une analogie entre Soi et l'Être qui est le fondement de la croyance.

Quand l'on nous dit que « dans le royaume de l'Esprit les choses se passent comme dans celui de la Matière, l'ombre de ce qui est reconnu sur le plan de l'objectivité existe sur celui de la subjectivité pure », s'il nous est possible d'admettre comme vraie une telle pensée, c'est qu'au même moment la loi d'analogie est présente à notre intelligence.

L'analogie n'est peut-être qu'un aspect ou qu'un pressentiment de l'Harmonie et de l'Identité Suprême dans laquelle les objets, et les êtres en dernier lieu se fondent.

L'analogie est une généralisation vivante que l'homme le plus ignorant, que l'animal le plus stupide fait sans s'en douter. L'analogie est une lumière ardente, et nous dirons avec H.-P. Blavatsky :

« Des Dieux aux hommes, des mondes aux atomes, d'une étoile à une chandelle, du soleil à la chaleur vitale de l'être organique le plus minuscule, le monde de la Forme et de l'Existence constitue une chaîne immense dont les anneaux sont tous reliés entre eux. La loi d'analogie est la clef maîtresse du problème du monde et les divers anneaux de cette chaîne doivent être étudiés avec ordre dans leurs relations entre eux. »

« Aussi lorsque la Doctrine Secrète, — posant en principe que l'espace conditionné ou limité n'a d'existence réelle que dans ce monde de l'illusion ou, en d'autres termes, dans nos facultés de perception, — enseigne que chacun des mondes supérieurs et inférieurs est entremêlé avec notre propre monde subjectif, que des millions d'êtres et de choses sont autour de nous et dans nous..., c'est là l'expression d'un fait réel de la nature. »

L'analogie ici se fait sur une qualité commune : l'Espace ?

Nous venons de dégager la grande loi métaphysique, la loi d'analogie qui, pour nous, est une réalité vivante et non pas une simple notion passive. Nous allons, en parlant de la science objective du monde phénoménal familière à chacun de nous, dégager les autres grands éléments métaphysiques : la Matière, le Nombre... l'Atome.

La science du siècle passé et la science contemporaine semblent être un long commentaire de la classification d'A. Comte, commentaire écrit avec tous les faits et avec toutes les lois qu'ils permettent ; cependant, l'on peut observer aujourd'hui quelque chose en plus de ce commentaire dans la Pensée du nouveau siècle : le retour plus confiant de l'esprit vers l'abstraction envisagée, ainsi que l'intuition, comme fondement ou comme fin de toute recherche objective.

Au fond, après avoir tourné des yeux avides vers le monde

objectif, la science paraît dans la personne de ses savants les plus perspicaces et les plus réfléchis retourner vers l'étude des donnés immédiates de la conscience.

Si l'on réfléchit un peu, on s'apercevra que ces savants voient que tout en haut, l'œuvre de Comte est restée inachevée.

Je rappelle la classification des sciences d'A. Comte ; il les range par ordre d'universalité, de simplicité et d'utilité : Mathématiques, Physique, Chimie, Biologie, Sociologie; les dernières étant les plus complexes, chacune d'elles s'appuyant, pour s'établir et se développer, sur les sciences précédentes.

Dans les dernières années du xixe siècle et dans les premières années de celui-ci, une des plus grandes préoccupations des savants a été de réduire la chimie à n'être qu'un chapitre de la Physique, la Biologie par les travaux ardents et nombreux de M. Le Dantec à n'être qu'un chapitre de la chimie. La Physique et la Mécanique tendent, avec un nombre limité de lois, à se réduire à une variété de mathématiques. Bientôt l'heure viendra où les sciences se présenteront comme des mathématiques variées, où le monde objectif et l'expérience phénoménale aboutiront au nombre, créant dans la Matière mathématique idéale le Monde sensible. Si les savants renient la Métaphysique c'est qu'ils ne veulent pas aller jusqu'au bout de leur science. Nombre, Matière, Atome, Éléments, la Science tend d'elle-même à se réduire à ces pures notions. La réalité du monde objectif, s'ils y réfléchissaient, n'est qu'une affirmation de la réalité de ces notions intellectuelles :

C'est l'esprit qui s'affirme en ses modalités les plus intimes et c'est pourquoi personne ne doute de la matière. Quelle est au juste la signification de cette notion : matière?

Le matérialisme contemporain est un édifice gigantesque dont la base est complètement inconnue des ouvriers qui en construisent l'étage actuel.

Qu'est-ce que la matière? On en parle toujours, on ne la définit jamais. Les matérialistes irréfléchis, ils sont légion

d'ailleurs, vous diront que la matière c'est tout ce qui tombe sous les sens; mais les sens sont de la matière si nous nous plaçons à leur point de vue; cette définition est mauvaise.

Il est impossible de la définir à moins de se placer à un point de vue subjectif comme le fit Stuart Mill. Voilà comment Subba Row (*Esoteric Writings*) envisageait, en la résumant, la philosophie de Stuart Mill sur ce sujet: « En parlant des phénomènes de notre présent plan d'existence Stuart Mill vint, en dernier lieu, à la conclusion que la Matière et les phénomènes externes sont seulement la création de notre esprit; ils ne sont que les apparences d'une phase particulière de notre Soi subjectif et de nos pensées, volitions, sensations et émotions qui, en leur totalité, constituent la base de cet Égo. La matière est alors la permanente possibilité de sensations et les lois de la matière sont, à proprement parler, les lois qui gouvernent la succession et la coexistence de nos états de conscience. »

La matière est une donnée *à priori* du moi qui affirme partout son unité; c'est encore la commune mesure que notre moi affirme exister entre les cinq sensations fournies par les cinq sens, cette commune mesure n'étant au fond que le moi intellectuel; c'est encore lui qui se trouve à la base du sentiment unitaire qui devient de plus en plus vif parmi les savants contemporains. C'est ainsi, qu'en dernière analyse, la Matière se confond avec l'esprit.

Nous venons de définir la matière, comme une donnée immédiate.

La science actuelle ne peut se placer qu'au point de vue objectif; elle part du monde phénoménal, des données des cinq sens et veut atteindre la vérité. Voyons un peu. J'emprunte les lignes suivantes à M. Boucher dans son *Essai sur l'Hyperespace*.

« L'œil est construit de telle sorte qu'il peut enregistrer les vibrations de l'éther seulement lorsque celles-ci ont lieu dans les limites de 500 à 800 millions par seconde; alors ces vibrations se traduisent par des impressions lumineuses, mais en deçà comme au delà l'impression cesse...

L'homme a pu étendre le domaine de sa vue depuis le très petit, par le microscope jusqu'à l'excessivement éloigné, au moyen du télescope, mais ne peut faire que sa rétine, construite pour recevoir seulement certaines vibrations, soit impressionnée par d'autres, dont la plaque photographique cependant indique clairement l'existence... Nous constatons donc, une fois de plus, combien nos sensations se meuvent dans d'étroites limites et sont insuffisantes pour rendre compte des phénomènes de la nature. Les perfectionnements de plus en plus grands des sciences aboutissent surtout à démontrer combien l'horizon reste forcément limité. »

Si même on compare nos sens à ceux de certains animaux, on se trouvera à leur égard dans un état d'infériorité notable ; nous ne possédons ni la vue perçante de l'oiseau de proie, ni l'odorat du chien ; certains sens nous sont mêmes inconnus, tels celui de l'orientation et celui qui prévient la plupart des animaux contre l'absorption des plantes vénéneuses, bien d'autres aussi sans doute dont nous ne pouvons même pas avoir l'idée... Nous n'avons pas de sens pour l'électricité, et ses phénomènes, pourtant continuels, ne se révèlent à nous que lorsqu'ils se transforment en d'autres actions pouvant impressionner les sens: chaleur, lumière, bruit, mouvement. C'est pourquoi la connaissance de cette force est relativement récente. »

Qu'est-ce que la matière ? Nous sommes sûrs d'avance, en nous reportant aux faits familiers que nous venons de rapporter, que la réponse est impossible à cette fondamentale question, par la méthode objective ou expérimentale actuellement employée.

L'erreur fondamentale des matérialistes est d'avoir cru qu'un instant dans le cours immense du temps est la loi de l'éternité, et que les trésors d'enfant, trouvés dans cet îlot de l'Espace, la Terre, pouvaient donner une idée de tous les joyaux de l'Infini.

La matière rencontrée sur cette Terre ne peut nous ren-

seigner bien loin sur la matière des autres planètes, encore moins sur le soleil et le système solaire tout entier.

Quant aux autres systèmes solaires, qui peut indiquer toutes leurs possibilités de qualités matérielles ! Il ne serait peut-être pas très osé de dire que la diversité reconnue de la grandeur des soleils doit amener certainement la diversité dans la matière planétaire qu'ils baignent de leurs rayons, il nous suffirait de faire remarquer que c'est grâce aux énergies électriques découvertes dans le siècle dernier, qu'on a pu, en chimie, provoquer des séparations d'éléments ou des combinaisons difficiles; les applications du four électrique sont nombreuses. La transformation de l'énergie montre que ce n'est pas tant l'électricité, énergie nouvelle qui est la cause des nouveaux aspects des combinaisons matérielles, que la quantité d'énergie réunie, en un temps déterminé, sur un point; en d'autres termes des différences quantitatives d'énergie amènent naturellement sous nos yeux des différences matérielles qualitatives. A des différences considérables d'énergie solaire doivent naturellement correspondre des différences qualitatives dans l'existence matérielle des planètes et des soleils.

Humboldt écrivait d'ailleurs en 1860 (*Revue Germanique*):

L'espace transsolaire n'a pas laissé voir, jusqu'à présent, un seul phénomène analogue à ceux de notre système solaire. Une des particularités de notre système, c'est que la matière s'y soit condensée en anneaux nébuleux, dont les anneaux forment en se condensant, les terres et les lunes. Je le répète jusqu'à présent, rien de semblable n'a été observé au delà de notre système solaire. »

Quoi qu'il y ait à dire, ou à préciser, dans la pensée de Humboldt, il était intéressant de la rapprocher de la théorie énergétique faite tout à l'heure et qui nous conduit à l'enseignement occulte suivant: aucune terre, aucune lune, ne peuvent être découvertes, sauf en apparence, au delà de notre système, ou reconnues être formées de matière de la même catégorie que celle qui le compose.

Il est vrai que le spectroscope fut pendant de longues années un instrument opaque interposé entre les phénomènes et l'intelligence de bien des savants. On lui a fait tenir, quand on l'a interrogé, le langage que nous parlons et non pas celui des autres zones•étoilées ; on aurait dû dire : les phénomènes des raies spectrales, mieux encore, les phénomènes lumineux, sont assez généraux pour qu'on les observe, identiques, dans des conditions d'agrégation matérielle très variée. En termes plus clairs on peut diviser sans doute fort loin, un agrégat chimique donné, sans observer de variation dans ses qualités lumineuses.

Les propriétés de la lumière se conserveront sans doute longtemps sur une matière de plus en plus raréfiée. Mais les autres propriétés moins générales. Ah ! c'est autre chose. Et nous avons une idée toute contemporaine des modifications qu'elles subissent par une divisibilité matérielle poussée très loin ; il suffit de reprendre la description des propriétés du radium dont les radiations sont faites de corpuscules infimes (mais puissamment énergétiques, c'est-à-dire individualisées à la différence des gaz).

« Au sujet des preuves astronomiques du matérialisme il est encore un autre point à signaler. Les étoiles qui nous avoisinent sont, dans l'Infini de l'Espace, très proches de nous. La matière qui les forme pourrait même être très voisine de la nôtre, sans que cela puisse signifier quelque chose pour les étoiles invisibles même aux télescopes les plus puissants. Le très grand n'est pas différent du très petit vis-à-vis de l'Infini. »

L'analyse spectrale ne peut donc rien prouver contre cet aphorisme du bon sens philosophique : les matériaux que nous trouvons à la surface de la terre ne peuvent nous donner qu'une approximation grossière, parce que infiniment limitée, des possibilités matérielles de l'Espace ; l'Infini objectif ne s'enferme pas dans un point (Doctrine secrète). « Le pessimisme d'A. Comte au sujet de la possibilité de savoir un jour quelle est la composition chimi-

que du soleil, n'a pas été démenti trente ans plus tard par Kirchoff. Le spectroscope nous a permis de constater que les éléments qui sont familiers aux chimistes modernes doivent, selon toutes probabilités, exister dans les « enveloppes » extérieures du soleil et non pas dans le soleil lui-même » ; dans des conditions lumineuses analogues, ajouterai-je sans qu'on puisse rien ajouter d'autre ; plus que jamais la radio-activité doit rendre le savant prudent.

Il viendra certainement un jour prochain où l'on se demandera avec stupeur comment les savants, qui font tourner la terre autour du soleil, acceptent avec bienveillance cette monstruosité : la matière universelle tournant autour de notre terre !! C'est encore pis que de faire tourner les étoiles autour de la terre et la terre autour de l'homme comme le siècle dernier le reprocha avec raison aux siècles de science théologique. Comment désigner cette formidable erreur passée au filtre critique de la science positive ?

On a beaucoup ri des siècles passés qui ramenaient toute la vie des cieux et de la terre à la vie de l'homme; on ne rit pas encore de cet enfantillage par lequel des penseurs réduisirent l'Infini aux phénomènes qui nous sont familiers des corps solides, liquides et gazeux. C'est ainsi qu'en voulant expliquer les phénomènes solaires à l'aide des faits thermiques observables à la surface de la terre on accumulait impossibilités sur impossibilités; les phénomènes nébulaires accompagnant la disparition d'une étoile demanderaient pour s'expliquer, d'après Newcomb, la présence de corpuscules se déplaçant plus vite que la lumière (*Revue scientifique rose*).

Mais ce qui aurait dû attirer l'attention des uni-matérialistes c'est tout le mystère non pénétré des comètes ; la science officielle voyait dans la matière des comètes ou des nébuleuses une agglomération gazeuse; la difficulté signalée par Newcomb empêche de réduire la matière sidérale à la forme solide, liquide ou gazeuse ; il y a plus, c'est-à-dire autre chose dans l'immensité du ciel.

Comment, avec les matériaux terrestres solides, liquides, gazeux ordinaires expliquer les faits suivants ?

« La comète de 1811 avait une queue mesurant 120 millions de milles de longueur et 25 millions de milles de diamètre, dans sa partie la plus large, tandis que le diamètre du noyau central mesurait environ 127.000 milles. Laing (*Modern Science Modern Thought*) interprétant ce phénomène conclut que, pour que des corps de cette dimension passent auprès de la terre sans affecter le mouvement dont elle est animée, ou sans changer d'une seule seconde la longueur de l'année, il faut que leur réelle substance soit raréfiée à un point inconcevable. L'extrême raréfaction de la masse d'une comète est aussi établie par le phénomène que présente sa queue qui, lorsque la comète se rapproche du soleil, est parfois projetée en quelques heures, sur une longueur de 90 millions de milles. Ce qu'il y a de remarquable c'est que cette queue est projetée dans un sens contraire à la pesanteur par une force répulsive, probablement électrique, de sorte qu'elle est toujours dirigée du côté opposé au soleil. »

La découverte des rayons X, les phénomènes de radioactivité, l'étude du radium pourront permettre une correcte interprétation de ces phénomènes.

Désormais le penseur peut sortir des trois états : solide, liquide et gazeux, où certains savants matérialistes voulaient à jamais emprisonner le monde phénoménal, depuis la terre jusqu'aux confins du monde sidéral ; il peut, sans être accusé de sottise, supposer, dans ses études cosmogoniques, que la nature est assez riche, assez imaginative, pour recéler dans ses espaces interplanétaires, une matière aussi éloignée des gaz que ceux-ci peuvent l'être d'un métal comme le plomb.

Ce qu'il y avait de puéril et d'étroit dans la science conservatrice du dernier siècle va disparaître. Notons en passant l'erreur qui s'en va. Il serait intéressant de chercher les origines mentales d'une telle erreur. M. Boutroux dans la *Revue Bleue* (juillet 1904) y a fait allusion en des termes

généraux. Détachons les lignes suivantes: « Qu'est-ce que la science moderne ? Un système de signes exprimant les rapports constants des phénomènes et rien de plus ? Toute considération de la nature intrinsèque des choses, des choses comme *êtres et substances* est écartée comme inutile et vaine. Il suit de là, que la science ne peut reconnaître aucun sens véritable au concept de possible, non plus qu'au concept de valeur.

Un possible serait une chose qui posséderait un certain degré d'existence, une tendance ou une prétention à l'être indépendamment de sa réalisation. Mais la science ne connaissant d'autre point de départ pour ses théories que les choses réalisées, les faits, et se bornant à en chercher les rapports, réduit nécessairement le possible à une simple lacune de notre connaissance.

Or l'action... repose sur ces deux notions de possible et de valeur que la science rejette. Agir, pour un homme qui pense... c'est croire que l'on fait réellement passer un possible à l'acte. »

D'après M. Boutroux, le sens des possibilités manque à la science, elle oublie ce qui est le fondement de la vie humaine, la volonté transformant le monde.

Le sens ou l'intérêt des possibilités manquant à la science, voilà ce que nous avons rappelé tout à l'heure, en parlant de matérialistes qui ramenaient toute l'imagination matérielle de la nature à l'horizon quelconque de notre petite terre.

Une possibilité s'étant réalisée dans les corps radio-actifs, la science se transformera d'autant, quitte à garder l'esprit même qui la limita dans le siècle dernier. Désormais nous saisirons mieux la matière dans ses possibilités, car nous pourrons l'étudier avec attention dans ses particules les plus microscopiques, la nature elle-même ayant pris soin d'effectuer pour nous, l'extrême divisibilité de la matière. Et les propriétés de cette matière ultra divisée sont plus permanentes, plus vraies, parce que plus universelles : au lieu de ne saisir que des rapports de particules entre elles,

nous saisirons presque la vie de ces particules en elles-mêmes.

Quelle distance y a-t-il entre la matière ultra divisée nouvellement découverte et la matière qui nous est familière? Un savant, M. Berget, va nous répondre dans les quelques lignes d'un petit livre facile mais bien fait, publié récemment, intitulé : « Le radium et les nouvelles radiations. Que faut-il en penser? Que faut-il en attendre? » Voici ce qu'il dit : « Les rayons du radium transportent de l'électricité négative. Nous nous trouvons en présence d'une merveille de plus : le radium dégage déjà de la lumière et de la chaleur sans emprunter de travail pour arriver à cela et le voici qui rayonne une troisième fois de l'énergie, de l'électricité ! Il en rayonne, spontanément cependant, et d'une façon en apparence inépuisable !

Ces rayons négatifs, analogues aux rayons cathodiques, sont assimilables à de véritables petits projectiles qui s'échapperaient du radium avec une vitesse considérable, et dont la masse individuelle serait mille fois plus petite que celle d'un atome d'hydrogène, le plus petit atome connu.

Quelque invraisemblable que paraisse ce que nous allons dire, M. Henri Becquerel est arrivé, en comparant les propriétés électriques et magnétiques des rayons, à mesurer leur vitesse; il a trouvé, malgré les difficultés inouïes de pareilles déterminations, qu'elle était voisine de celle de la lumière : 300.000 kilomètres par seconde.

Ce nouveau corps est donc bien un sphinx, un mystère permanent que nous sommes loin d'avoir pénétré. Si nous trouvons de tels sphinx à la surface de la terre, quels mystères doivent tenir cachés à nos yeux, sous leur apparence morne, les déserts sans fin de l'Espace !

Les corpuscules émanés du radium, pourront sans doute nous donner une idée de l'extrême divisibilité de la matière cométaire ; leur extrême ténuité et leur vitesse nous permettraient d'envisager la dérogation des comètes aux lois de la gravitation et la rapidité de leur passage dans les cieux.

Les nouvelles découvertes qui viennent d'être faites, par leur imprévu même, indiquent tout l'imprévu à venir, tout l'insondable du mystère de l'Espace. Elles ont mis en évidence les liens intimes qui existent entre les qualités matérielles et la divisibilité matérielle ; les nouveaux rayons corpusculaires s'ajoutèrent aux microbes et aux bactéries qui, invisibles à nos yeux à cause de leurs dimensions réduites, nous étonnent profondément et ne se révèlent à nous que dans des conditions très particulières de manifestation ; mais la dimension n'est qu'un facteur d'indivisibilité, et des êtres pourraient tout aussi bien être invisibles et nous étonner par leurs propriétés intrinsèques, uniquement parce qu'ils seraient formés d'une matière autrement définie que par nos cinq sens.

Le rayon de soleil qui pénètre dans notre appartement nous révèle sur son parcours l'existence de myriades d'êtres minuscules dont la petite vie s'écoule et prend fin, indépendamment de toute préoccupation de savoir s'ils sont, ou ne sont pas, perçus par nos sens plus grossiers. Il en est de même des microbes, des bactéries, des radiations... Nous avons passé à côté d'eux durant ces longs siècles de triste ignorance... Et pourtant ces vies nous entouraient alors comme elles nous entourent maintenant. Elles ont travaillé en obéissant aux lois qui lui sont propres, et ce n'est que lorsque la science nous les a révélées, peu à peu, que nous avons commencé à nous rendre compte de leur existence et des effets qu'elles produisent (Doct. Secr., 395).

En résumé, la matière ne peut être définie par la science objective, puisque nous ne pouvons répondre, à une époque donnée de la fixité et de l'universalité des propriétés que nous lui connaissons ; puisque nous ne pouvons diviser à l'infini un agrégat donné.

Pour définir la matière, nous devons nous reporter à celui qui la conçoit : l'esprit, et nous dirons : la matière est une donnée immédiate de l'esprit, ou encore un aspect du moi intellectuel dont le monde phénoménal n'est qu'un autre

aspect plus partiel, mais plus précis, dont nous sommes plus conscient.

Le monde phénoménal ne sera que le développement des possibilités incluses dans cette donnée *à priori* qu'on appelle la matière : il sera l'aspect secondaire du moi intellectuel qui pose son aspect primaire sous le nom de matière. La métaphysique nous apparaît ici comme une physique plus profonde, abandonnant un cas particulier, pour atteindre le cas général ; ce n'est plus une spéculation, c'est un mode de vivre plus profond que la vie sensuelle ou la vie intellectuelle ordinaire ; c'est en un mot une physique qui reconnaît ses origines.

Le problème qui nous occupe et qui consiste à choisir entre la méthode subjective et la méthode objective fut résolu maintes fois par les sublimes instructeurs de l'Inde antique.

Dans le Bhagavat Gita, Sr. Krishna enseigne la voie du Logos (Ischwara) et met en garde contre la voie d'Avyaktam (Mulaprakriti) où l'âme risque de se perdre.

« L'ignorant qui ne connaît pas ma suprême et indestructible nature me regarde comme une manifestation d'Avyaktam. »

Subba Row a fait une étude très approfondie des deux voies et des dangers de réduire l'évolution au déroulement de la matière, de réduire le Suprême à Mulaprakriti. (Discourses on the Study of the Bhagavadgita). Son conseil est justifié par l'histoire.

Qu'il s'agisse de l'Atlantide ou de l'Europe moderne, la conclusion est semblable : la méthode objective ramène l'homme vers les détails, vers les contingences du monde sensible actuel et ne lui permet pas d'atteindre à la forme la plus haute, c'est-à-dire la plus universelle et la plus stable de la Pensée. La méthode objective est utile comme contrôle, comme base, non pas comme fin.

Après avoir montré que ce que nous appelons matière n'est qu'une donnée immédiate de l'esprit, dont la réalité même pour nous, tient à la proximité de notre esprit et de

notre âme, nous pourrions conclure : même au temps présent, où la science actuelle est si riche de faits et d'expériences, la sagesse antique résumée par le conseil : connais-toi toi-même, lui reste préférable dans la recherche d'une vérité universelle et permanente.

Suivons encore le parallélisme entre la science et la métaphysique sur ce sujet : l'homogénéité, (et l'unité), de la matière.

Pour le philosophe qui a fait l'étude critique de la matière, il ne peut douter de son homogénéité, de son unité, car l'unité de la matière c'est l'esprit, c'est le Moi intellectuel dont la matière n'est qu'une donnée immédiate.

Plus simplement encore, le mot même de matière indique une qualité commune à tous les objets ; en si petites parcelles diviserait-on un objet qu'on devrait toujours, en fin de compte, aboutir à des objets faits de matière ; en tant qu'objets matériels, « tous les objets sont homogènes puisqu'ils sont faits de cette matière » par laquelle on veut dire qu'ils existent.

Le sentiment de l'universalité de la matière n'est que le sentiment de l'unité du monde sensible.

Le philosophe conclura : le monde sensible est tiré d'une matière unique qui est en dernière analyse l'esprit ; cette matière, sous l'influence des modes de l'esprit et des pouvoirs de la mémoire (Bergson), subit les différenciations constituant le monde tel que nous le voyons.

Le savant qui n'a pas fait la critique préalable de la matière pourra fort bien douter de son homogénéité ; ses expériences se faisant de plus en plus nombreuses, il aboutira à la conclusion à laquelle il serait arrivé tout de suite s'il avait été un réel métaphysicien ; sa science le conduit à une métaphysique vivante à une époque où seuls, de rares hommes de valeur l'enseignent, dans les universités ou les lycées, avec conviction.

Il serait bon de voir comment la science arrive à l'unité de la matière. Ce qui empêchait cette unité d'être affirmée,

c'était l'irréductibilité alors admise des corps simples qu'on n'avait pu réduire.

Les travaux de Crookes changèrent l'orientation de la science et M. Crookes disait: « Nous ne pouvons vraiment pas nous hasarder à affirmer que nos soi-disant éléments ont été évolués en partant d'une matière primordiale unique, mais nous pouvons soutenir, je crois, que les preuves font suffisamment pencher la balance en faveur de cette théorie. »

Si tous les savants n'admettent pas encore catégoriquement la matière primordiale unique, une énergie unique, au moins; les plus réfléchis, admettent-ils l'unité de cause dans les phénomènes; c'est pourquoi ils cherchent une loi unique où tous les phénomènes trouveraient leur explication et leurs liens.

A propos des théories modernes de la physique, voici quelques remarques de M. Poincaré: « Dans l'histoire du développement de la physique, on distingue deux tendances inverses: d'une part, on découvre à chaque instant des liens nouveaux entre objets semblant devoir rester à jamais séparés; les faits épars cessent d'être étrangers les uns aux autres; ils tendent à s'ordonner en une imposante synthèse. La science marche vers l'unité et la simplicité.

D'autre part, l'observation nous révèle tous les jours des phénomènes nouveaux. Dans les phénomènes connus eux-mêmes où nos sens grossiers nous montrèrent l'uniformité, nous apercevons des détails de jour en jour plus variés; ce que nous croyions simple redevient complexe et la science paraît marcher vers la variété et la complication.

De ces deux tendances inverses, qui semblent triompher tour à tour, laquelle l'emportera ? Si c'est la première tendance (vers l'unité), la science est possible; mais rien ne le prouve *à priori*, et l'on peut craindre qu'après avoir fait de vains efforts pour plier la nature malgré elle à notre idéal d'unité, débordés par le flot toujours montant de nos nouvelles richesses, nous ne devions renoncer à

les classer, abandonner notre idéal, et réduire la science à l'enregistrement d'innombrables recettes.

A cette question, nous ne pouvons répondre. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'observer la science d'aujourd'hui et de la comparer à celle d'hier. De cet examen nous pouvons sans doute tirer quelques présomptions.

Il y a un demi-siècle, on avait conçu les plus grandes espérances. La découverte de la conservation de l'énergie et de ses transformations venait de nous révéler l'unité de la force. Elle montrait aussi que les phénomènes de la chaleur pouvaient s'expliquer par des mouvements moléculaires. Quelle était la nature de ces mouvements? on ne le savait pas au juste, mais on ne doutait pas qu'on ne le sût bientôt.

Pour la lumière, la tâche semblait complètement accomplie.

En ce qui concerne l'électricité, on était moins avancé. L'électricité venait de s'annexer le magnétisme. C'était un pas considérable vers l'unité, et un pas définitif. Mais comment l'électricité rentrerait-elle dans l'unité générale, comment se ramènerait-elle au mécanisme universel.... Les espérances étaient vastes, elles étaient vives, mais elles étaient vagues.

Aujourd'hui, que voyons-nous?

D'abord un premier progrès, progrès immense. Les rapports de l'électricité et de la lumière sont maintenant connus; les trois domaines de la lumière, de l'électricité et du magnétisme, autrefois séparés, n'en forment plus qu'un; et cette annexion semble définitive.

... Des phénomènes nouveaux viennent réclamer leur place.

... Nous avons les rayons cathodiques, les rayons X, ceux de l'uranium et du radium. Il y a là tout un monde que nul ne soupçonnait. Que d'hôtes inattendus il faut caser!

Personne ne peut encore prévoir la place qu'ils occuperont. Mais je ne crois pas qu'ils détruiront l'unité générale, je crois plutôt qu'ils la complèteront.

Non seulement nous découvrons des phénomènes nouveaux, mais dans ceux que nous croyions connaître, se révèlent des aspects imprévus. Dans l'éther libre, les lois conservent leur majestueuse simplicité; mais la matière proprement dite semble de plus en plus complexe ; tout ce qu'on en dit n'est jamais qu'approché...

Néanmoins les cadres ne sont pas rompus ; les rapports que nous avions reconnus entre des objets que nous croyions simples, subsistent encore entre ces mêmes objets quand nous connaissons leur complexité, et c'est cela seul qui importe.

... A mesure qu'on connaît mieux les propriétés de la matière, on y voit régner la continuité. Depuis les travaux d'Andrews et de Van den Wals, on se rend compte de la façon dont se fait le passage de l'état liquide à l'état gazeux et que ce passage n'est pas brusque. De même il n'y a pas un abîme entre les états liquides et solides, et, dans les comptes rendus d'un Congrès récent, on voyait, à côté d'un travail sur la rigidité des liquides, un mémoire sur l'écoulement des solides.

A cette tendance, la simplicité perd sans doute... En revanche l'unité y gagne beaucoup.

... De ce rapide exposé, que conclurons-nous?

Tout compte fait, on s'est rapproché de l'unité, on n'a pas été aussi vite qu'on l'espérait il y a cinquante ans, on n'a pas toujours pris le chemin prévu; mais en définitive on a gagné beaucoup de terrain. »

Ainsi les explications se fondent en un moindre nombre, les lois distinctes se réduisent, les phénomènes distincts montrent leurs analogies ; on a le sentiment d'une analogie dans une variété de plus en plus riche.

Cette unité, le philosophe l'aurait posée *a priori* : unité de la matière ou unité de la force ne sont que des affirmations de l'Unité de l'esprit; s'il veut éparpiller cette unité pour se rendre compte de sa richesse de détails dans le monde phénoménal, il devra se faire physicien, chimiste, biologiste ; s'il veut au contraire, chercher en se fondant sur la

loi d'analogie, l'état de conscience dont les transformations du moi ne sont que des aspects phénoménaux, il devra se replier par la pensée, et par la concentration de celle-ci sur l'Esprit.

Une question d'intérêt scientifique immédiat se pose ici : l'éther des savants peut-il être considéré comme de la matière absolument homogène ; si, comme nous le montrerons, cela n'est pas, il faudra chercher l'origine de la matière plus loin, dans un inconnu encore plus reculé que celui où se tient l'éther hypothétique des physiciens. Ceux-ci firent comme certains théologiens anthropomorphes : ils posèrent l'Éther unique en le dotant des qualités de la matière, à la façon d'un dieu ancien pourvu de tous les défauts des hommes : ce nouveau dieu unique eut les imperfections de la matière grossière. Cette erreur, grosse de conséquences occultes et métaphysiques, fut relevée vertement par Stallo (*Concepts of the Modern Physic*), dernièrement encore par M. Poincaré ; nous en dirons quelques mots. H. P. Blavatsky eut à intervenir, dans ses grands ouvrages, contre elle ; on ne peut passer de notre matière différentiée à la matière unique, en effet, sans poser l'existence d'entités différentiatrices, de forces intelligentes ou d'atomes qui seraient des points mathématiques vivants. Je ne peux m'arrêter sur ce dernier sujet où se trouvent les racines intellectuelles de hauts mystères relatifs aux dieux, et aux anges considérés comme puissances actives et intelligentes quoique non corporelles.

Insistons sur ce point en empruntant les lignes suivantes à une étude de M. Chevrier sur la mécanique dans la matière des mondes invisibles. « Lorsqu'on lit les articles et les comptes rendus par lesquels les théories scientifiques sont, au moins, dans leurs résultats, portées à la connaissance du grand public, il pourrait sembler à première vue qu'il ne soit jamais question en physique que d'un seul et même éther, dont l'existence permettrait d'expliquer toutes les manifestations énergétiques connues jusqu'à ce jour. Il n'en est rien : le terme général d'éther doit être

considéré comme s'appliquant à toute matière non pondérable, dans tous les cas où l'existence d'une semblable matière paraît nécessairement s'imposer, tout en demeurant soustraite à nos moyens de contrôle direct. »

Dans un livre récent, M. Boucher écrit les lignes suivantes :

« Toutes les forces rayonnantes se trouvent assimilées à des ondulations de l'éther, mais leur diversité d'action ne permettrait pas d'admettre un éther unique homogène et uniforme.

« L'attraction en particulier se montre bien différente de toutes les autres forces; elle n'est arrêtée, ni modifiée en aucune façon par l'interposition de la matière. Tous les corps sont, comme on l'a dit, transparents à la gravitation. »

Dans son célèbre livre, Stallo s'exprime ainsi :

« Non seulement l'éther luminifère supposé est inefficace, comme milieu, pour la production et la propagation des phénomènes électriques de sorte que pour ceux-ci on doit admettre un éther électrifère distinct... mais encore il est très discutable que la supposition d'un seul milieu éthéré soit capable de rendre compte de tous les faits connus en optique. »

Stallo a sans doute encore un peu raison.

Aussi des savants réfléchis ne voient-ils le plus souvent dans l'éther qu'un échafaudage « qui sert à mettre en place et à coordonner les matériaux d'une maison en construction. »

Nous rapprocherons l'exclamation de M. Poincaré: « Je me demande de quel droit on étendra à l'éther, sous prétexte que c'est de la vraie matière, les propriétés mécaniques observées sur la matière vulgaire qui n'est que de la fausse matière », nous rapprocherons cette idée des lignes suivantes de la *Doctrine Secrète*.

« La Nature est éternelle, mais la Matière que les occultistes conçoivent dans son état original n'est pas la matière de la science moderne même dans son état gazeux le plus raréfié. La Matière rayonnante de M. Crookes sem-

blerait de la nature la plus grossière dans le royaume des commencements car la matière se transforme en pur esprit avant de retourner même à son premier degré de différentiation.»

Il faudrait passer en revue encore les idées nouvelles de la science sur la constitution atomique de l'électricité sur les origines électroniques de la matière, c'est-à-dire sur la réduction de celle-ci à des mouvements d'électrons ou corpuscules électriques élémentaires, enfin les idées du Dr G. Lebon sur la condensation de l'éther qui serait la cause des mondes matériels, et sur la destruction de la matière sous forme de radioactivité..... puis sa réintégration dans l'éther originel; et quand cette revue serait passée, la comparaison de la Doctrine Secrète avec les théories récentes de la mécanique et de la physique démontrerait le génie d'H. P. Blavatsky.

ADDITION

Les lois fondamentales de la sience (ou plutôt les hypothèses essentielles) se résument dans la loi de la conservation de l'énergie et de la matière. Lodge dans son œuvre importante : *La vie et la matière* (livre paru chez Alcan) émet les vues suivantes :

« On sait aujourd'hui que les atomes de matière ne sont pas des choses indestructibles et immuables, comme on le croyait autrefois. Nous ne pouvons pas les décomposer il est vrai, mais ils sont sujets à des décompositions, à des explosions spontanées, et se résolvent ainsi en des formes plus simples. Or, on peut concéder que ces formes plus simples sont vraisemblablement elles-mêmes des atomes, au même sens du mot, et que, si elles se décomposent, elles se résoudront vraisemblablement elles-mêmes en des atomes ou peut-être en ces électrons ou charges électriques

qu'une théorie imagine constituer réellement les atomes de la matière.

Les électrons eux-mêmes doivent être expliqués de quelque manière : la seule hypothèse qui soit aujourd'hui en faveur est celle qui en fait des nœuds, des plis ou des tourbillons de l'éther spatial ; ce serait une petite parcelle individualisée du reste, et individualisée par cette particularité. Ces tourbillons peut-être ne sauraient être détruits : peut-être ne sont-ils jamais accessibles au moindre changement. Nous n'en savons rien. Penser qu'ils sont détruits, que l'électron perd son identité, que sa substance se résout dans l'éther est aisé. Si cela arrivait nous devrions avouer que les propriétés de la matière auraient disparu.

La découverte d'un pareil fait sera peut-être l'œuvre de la science de l'avenir ; aucun physicien n'en serait surpris. La destruction et la création de la matière sont des idées accessibles aux concepts de la science et peuvent être du domaine des possibilités expérimentales...

Il existe quelque raison de croire que tout ce qui existe actuellement doit être perpétuel d'une manière ou d'une autre. Je développerai plus loin cette idée. La nature de cette entité (permanente) ou de ces entités fondamentales et persistantes peut être appelée le problème de l'Univers. J'ai dit entités parce que nous ne devons pas supposer sans preuves qu'il n'y en a qu'une. Une foule de choses périssent se révélant aussi comme des combinaisons temporelles ou accidentelles, ainsi que nous l'avons admis. Une montagne est réduite en cendres ; une planète peut perdre son identité. Toutes ces choses sont des combinaisons temporaires d'atomes et il semble qu'un atome puisse être dissocié en charges électriques. L'éther se sera montré comme le substratum matériel et l'entité la plus fondamentale.

Mais devons-nous en conclure que rien n'existe sauf l'éther. Une pareille prétention serait absurde.

La nature de la vie est inconnue. Quand elle disparaît d'un milieu matériel est-elle chassée de l'existence ou est-

13

elle transportée dans d'autres milieux. Est-ce quelque chose d'immatériel et de fondamental en soi, quelque chose qui utilise la combinaison de la matière pour se manifester dans des milieux matériels, mais qui en est essentiellement indépendante.

Dans la mesure où le matérialisme formule des affirmations positives, incorporant les résultats des découvertes scientifiques, il n'est pas possible de le trouver en défaut.

Mais quand il se fonde sur cela pour prétendre à être la philosophie de l'Univers, embrassant tout, par suite, et excluant une quantité de vérités qui sont perçues d'autre manière... ou enfin qui sont vraies elles aussi et ne contredisent aucune des affirmations justifiées du matérialisme, c'est alors qu'il faut montrer son insuffisance et son étroitesse.

Une feuille de papier elle-même a deux faces... un cristal a des facettes variées ; la totalité de l'existence n'est probablement pas plus simple que cela ; il n'est pas vraisemblable que son expression puisse être donnée dans un langage quelconque ni qu'une intelligence humaine puisse la concevoir complètement. »

Lodge rapporte les idées suivantes de Huxley, grand biologiste anglais, pour fortifier sa critique du matérialisme :

« Si le matérialisme affirme que l'univers et tous ses phénomènes peuvent être ramenés à la matière et au mouvement, Berkeley répond : c'est vrai ; mais ce que vous appelez matière et mouvement nous sont connus seulement comme des états de conscience ; leur être doit être conçu ou connu ; l'existence d'un état de conscience distinct d'un être pensant est une contradiction. Ce raisonnement me paraît irréfutable ; par conséquent si j'avais à choisir entre le matérialisme absolu et l'idéalisme absolu, il me semble que je serais forcé de me prononcer pour cette seconde alternative. »

Et Lodge continue : « Que l'amateur matérialiste prenne donc garde ! Qu'il explique donc, s'il le peut, ce qu'il en-

tend par sa propre identité, lui qui est constitué par des particules matérielles tout à fait différentes... Ce n'est pas répondre qu'affirmer sans preuve l'existence de quelque substance fondamentale ou de quelque base matérielle dont dépend cette identité.

Ce n'est pas plus clair que d'admettre l'existence d'une âme. Tout cela n'est que mots. »

Des propriétés peuvent appartenir à un agrégat ou à un assemblage de particules sans exister le moins du monde dans les particules elles-mêmes. Nous sommes sur un terrain plus sûr si nous retournons l'aphorisme et disons que ce qui est dans la partie doit être dans le tout. Une pomme ayant des pépins, nous sommes autorisés à dire que le pommier a des pépins ; mais ce serait une erreur enfantine que de vouloir trouver des pépins dans le tronc d'un arbre.

Le raisonnement que représentent ces phrases: « Celui qui a formé l'œil ne verra-t-il pas. Celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il pas » ne doit pas consister à supposer un seul instant que Dieu ait des organes sensoriels semblables à ceux de l'homme... Ce n'est pas affirmer une ressemblance, c'est uniquement faire usage de l'aphorisme que ce qui appartient à la partie doit être contenu dans le tout. Toutes nos facultés, toutes nos émotions et nos sensations doivent donc être comprises par la Divinité qui doit sans doute les posséder sous une forme transcendantale et inimaginable. Cette Divinité doit se plaire à voir l'esprit entreprenant de ces philosophes qui sont convaincus de la vérité de quelque ultime unification moniste au point de ne pas vouloir admettre la multiplicité des formes de l'existence; qui s'appuyant sur l'expérience superficielle amassée pendant quelques années sur une planète, à l'aide de sens qu'ils savent illusoires quant à la réalité des choses, en arrivent à développer la théorie que l'Univers est né sans l'œuvre directe de l'intelligence et sans direction spirituelle; qu'il est si bien administré qu'il n'est pas administré du tout; qu'il n'y a pas de Dieu...

Quelle chose merveilleuse que de pouvoir percevoir et indiquer complètement non seulement ce qui est mais ce qui n'est pas!!

La trinité du Vrai, du Beau et du Bien doit, d'après Haeckel, se substituer à la trinité de Kant, Dieu, le Libre-Arbitre et l'Immortalité, trois concepts qu'il considère comme de la superstitution pure... Lodge fait remarquer qu'elles peuvent être en même temps éternelles et égales. « Les uns sont si vastes que nulle formule simple, nul assemblage de mots, aussi compliqué qu'il soit, n'est capable de les résumer et d'en exprimer l'essentialité.

« Il est bien fâcheux que le professeur Haeckel croie nécessaire de décrier un groupe d'idées pour en soutenir un autre. Il y a place pour tout dans le vaste univers. Le domaine de la Morale est en dehors de son domaine. Un savant qui veut dogmatiser sur les émotions et la volonté, qui prétend les ramener à des mouvements atomiques parce qu'il a reconnu d'une manière certaine que des mouvements et des forces atomiques les accompagnent et forment le mécanisme de leurs manifestations, un tel savant ne ferait que montrer l'étroitesse de ses conceptions et se clouerait lui-même au pilori des générations à venir...

« L'homme de science ne peut comprendre qu'obscurément l'atmosphère et le sens intégral de la Beauté. S'il cherche à l'exprimer en fonction de la sélection naturelle ou d'autres petites idées qu'il aura pu se former nouvellement au sujet des processus de la vie sur cette planète, il n'explique rien ; il montre seulement comment peut agir, dans certains cas, la perception de la Beauté. »

Dans quelques passages relatifs aux liens qui existent entre la nature et l'homme, le même écrivain écrit : « Personne ne se contente de conceptions qui soient inférieures aux plus hautes possibles ; je doute fort qu'il soit donné à l'homme d'imaginer un système clair et logique qui soit supérieur en beauté et en noblesse à la vérité réelle ; les désirs que nous reconnaissons comme les meilleurs et les plus nobles doivent avoir sûrement quelque

correspondance avec les réalités de l'existence, sans quoi nous n'aurions pu y atteindre. La réalité ne peut être surpassée. L'univers n'est en aucune manière limité à nos conceptions ; il a une réalité indépendante d'elle ; néanmoins nos conceptions en font partie et ne peuvent prendre un caractère logique que dans la mesure où elles correspondent à quelque chose de réel et de vrai. Tout ce que nous pouvons concevoir d'une manière logique et claire existe par ce fait même,... cela ou quelque chose de meilleur encore nous apparaîtra un jour comme l'ombre imprécise d'une réalité plus haute.

Tait considérait la persistance ou la conservation comme le critère de la véritable existence. Combien y a-t-il d'entités fondamentales de ce genre ? Tait et Haeckel diraient : matière et énergie.

La physique... répondrait qu'étant données nos connaissances actuelles, les entités fondamentales sont l'éther et le mouvement.

Examinons les faits scientifiquement étudiés au sujet de l'action réciproque de l'esprit et de la matière. Ils se résument en ceci : une agglomération de matière appelée le cerveau est l'organe de l'esprit et de la conscience ; le cerveau est le moyen par lequel l'Esprit se manifeste sur le plan matériel ; c'est l'instrument seul qui nous le fait connaître. Nous n'avons pas admis que l'Esprit soit limité à ses manifestations matérielles. Nous ne pouvons pas soutenir que sans la matière ces choses : esprit, intelligence, conscience n'ont aucune sorte d'existence. L'esprit peut s'incorporer dans la matière, mais il peut en même temps lui être transcendant.

C'est grâce à l'intervention de l'esprit que nous avons été avisés de l'existence de la matière.

Les réalités qui se trouvent derrière les sensations ne nous sont connues que par induction ; mais elles ont une existence indépendante.

L'œil est l'organe de la vue. Excitons la rétine, nous avons une sensation de lumière. Si l'œil n'existait pas

nous n'aurions probablement aucune notion de la lumière et nous pourrions être tentés de dire que la lumière n'a aucune réalité : les ondes de l'éther n'en existeraient pas moins.

Nous ne pouvons pas dire avec certitude que la matière appelée cerveau est la seule machine imaginable qui puisse mettre en œuvre ces réalités. On ne peut nier qu'on puisse finalement arriver à la découverte d'une connexion intime et nécessaire entre une forme très élevée d'esprit et une forme très générale de la matière.

On trouve cette idée dans Newton que les plantes, les soleils... se combinent pour former les cellules cérébrales de quelque esprit transcendant à la façon des corpuscules dans leurs mouvements compliqués se combinant pour former le cerveau humain. Ce n'est pas impossible.

L'âme d'une chose est sa réalité permanente. Le corps est un instrument ou un mécanisme ; l'incarnation est le moyen par lequel l'esprit dans l'ordre actuel des choses, agit sur la matière. Le monument détruit peut renaître de ses cendres si l'architecte vit ; sa pensée peut revêtir une nouvelle incarnation. Il me paraît très croyable que notre personnalité totale et entière ne se manifeste jamais terrestrement. »

SYMBOLISME ET MÉTAPHYSIQUE

Essai d'interprétation du Prélude de Lohengrin

Par F. Warrain (1)

Notre esprit s'assimile les idées tantôt par un enchaînement logique de termes abstraits (verbaux ou graphiques), tantôt par des images concrètes, visuelles ou auditives, évoquées ou exprimées, ou, plus généralement, par des phénomènes. Tantôt le savoir est explicite, discursif; nous discernons ce qui constitue l'idée. Tantôt, au contraire, le savoir est implicite, intuitif; la constitution de l'idée nous échappe mais nous saisissons immédiatement son résultat.

Le savoir complet exigerait que l'intuition et le discernement se combinent et s'unissent d'une façon absolue. Alors concevoir et éprouver ne feraient qu'un. L'émotion serait pleinement intelligible, la conception serait éprou-

(1) Nous n'avons pas eu encore le plaisir d'entendre M. F. Warrain au siège de la Société Théosophique, mais il a bien voulu, en attendant, nous communiquer le remarquable article que nous publions aujourd'hui. M. Francis Warrain nous fait quelque peu songer à Léonard de Vinci ; c'est en effet un artiste doublé d'un homme de science. Il s'est révélé comme un mathématicien de très haute valeur dans deux importants ouvrages : *La Synthèse concrète* et *l'Espace*. *La Synthèse concrète* est une étude sur la nature de la vie, suivie d'un exposé de la loi de Wronski et de la comparaison de celle-ci avec les Séphiroths. Ce travail doit être, — s'il ne l'est déjà, — complété par l'auteur. *L'Espace* nous plonge dans le domaine de la métaphysique, et laisse entrevoir de splendides aperçus philosophiques devant lesquels la pensée s'arrête, interdite par une science si profonde et si transcendante.

M. F. Warrain a, en outre, publié quelques articles dans la *Revue de Philosophie*, sur des questions d'art. — G. R.

vée comme réalité concrète. Une telle adéquation répond à la notion de l'*Essence*, c'est-à-dire de l'unité intelligible, formée par les conditions nécessaires et suffisantes, pour déterminer un mode d'existence, unité qui consiste dans l'identité concrète de l'efficience et de la finalité (1).

L'Essence est par conséquent inaccessible soit par l'image (ou le phénomène), soit par la notion. Mais sa connaissance est un but idéal, vers lequel nous aspirons. Pour en approcher nous tâchons de saisir les choses par intuition et par discernement, nous essayons de les éprouver et de les comprendre.

Comprendre l'idée explicitement et traduire la notion par des phénomènes, c'est faire du *symbolisme*. Saisir l'idée intuitivement dans les phénomènes et la réduire en notion, c'est faire de la *métaphysique*. Symbolisme et métaphysique sont les transitions réciproques entre l'intuition et le discernement.

Au contraire saisir une idée par intuition, sous forme de phénomène, (constaté ou imaginé), et l'exprimer de même, c'est faire une *œuvre d'art*. Comprendre l'idée explicitement et la déterminer par des procédés logiques, (par le raisonnement ou l'expérimentation), c'est enseigner *la science*. L'art et la science n'effectuent pas la transition entre l'intuition et le discernement, du moins tant qu'ils se séparent du symbolisme et de la métaphysique.

Ils donnent ainsi une idée moins complète de leur objet, mais cet objet est plus concret. Le symbole est à la mesure de l'idée, mais de l'idée réduite à la compréhension claire de l'homme. Le principe métaphysique donne des raisons suffisantes à ces choses, mais dans la mesure de ce que l'homme conçoit des choses. — La loi scientifique est inconsciemment métaphysique : ses raisons sont au delà du savoir actuel. L'œuvre d'art est inconsciem-

(1) Le fait s'oppose à l'essence, il réalise l'identité abstraite, infinitésimale de l'efficience et de la finalité.

ment symbolique: l'idée qu'elle exprime déborde nos conceptions présentes.

Mais nous pouvons essayer, par une voie indirecte, de découvrir la base métaphysique des lois de la science et de déchiffrer le symbolisme implicitement renfermé dans l'œuvre d'art. Pour cela nous poursuivons les déductions métaphysiques sans nous inquiéter de leurs applications effectives, et nous développons les procédés symboliques sans leur attribuer une signification définie. La pensée opère alors pour ainsi dire à vide; mais ce travail n'est pas vain, comme on pourrait le croire. En effet ce symbolisme qui ne correspond à aucune réalité connue, nous fournit tout à coup une intuition qui s'adapte aux lois scientifiques, (par exemple la représentation mécanique des phénomènes physiques, la figuration géométrique des structures moléculaires, etc.): il donne ainsi à la connaissance scientifique la forme intuitive qui lui manquait. Et de la métaphysique indépendante jaillissent des notions qui trouvent dans les choses de la nature et de l'art leur expression concrète naturelle: l'art et la nature reçoivent ainsi une signification rationnelle. Ainsi, par une sorte d'harmonie spontanée s'accomplissent, pour la science et pour l'art, les transitions réciproques entre l'intuition et le discernement, nécessaires pour donner à chaque degré de notre savoir la plénitude dont il est capable.

J'ai tenté ailleurs (1), au moyen de la symbolique, de pénétrer les raisons métaphysiques de certaines relations géométriques remarquables que la science produit comme de purs résultats logiques. Ici j'entreprends, au moyen de la métaphysique, de traduire, en notions, l'idée proférée sous forme intuitive dans une œuvre d'art des plus sublimes : *Le Prélude de Lohengrin*.

J'ai laissé de côté la légende de Titurel recevant des anges le Saint-Graal, indiquée par Wagner comme le sujet de cette page musicale. Ce mythe possède un sens sym-

(1) V. *L'Espace*, par F. Warrain, 1907.

bolique des plus profonds, mais il explique un symbole par un autre, et transpose une intuition musicale en une intuition littéraire. Il n'est pas l'objet direct de l'œuvre, mais un simple exemple de l'idée qui est transcendante à la fois au mythe et au verbe musical, exemple préposé pour aider notre compréhension. Libre à nous de nous affranchir de ce moyen et de nous abandonner directement à l'illumination de la meilleure symphonie.

Sous son double aspect de forme et d'idée pure, l'Essence s'étend d'abord, immuable, sur toute la hauteur de l'intelligible jusqu'à l'unité suprême (*a*). L'Essence alors se révèle à travers le temps (*b*) comme un vol aux élans soudains et anticipés, aux détentes adoucies et retardées,

(a) Accord de *la* majeur, en position large, la quinte à l'aigu (c'est-à-dire en attitude de pénétration), — se superposant sur les deux octaves les plus aiguës — donnée par les violons (idée, intelligibilité), les flûtes (mouvement formel périphérique), les hautbois (mouvement formel de pénétration).

Les violons se divisent en tutti (idée comme totalité) occupant l'octave inférieure de l'accord (champ de l'intelligence), — et en soli qui donnent au-dessus l'accord en sons harmoniques (unité intangible de l'idée).

Les soli entrent les derniers, et continuent quand les tutti se taisent. C'est le point de convergence situé à l'infini.

Flûtes, hautbois et violons tutti s'entrelacent. Les flûtes donnent la tierce et la quinte (activité faisant fonction de liaison), les hautbois donnent la tonique et la quinte (l'action en rapport avec son point d'appui). Les violons soli planent au-dessus de l'action.

(*b*) L'accord se clôt en amorçant le motif qui est donné par les violons seuls réunis sur l'octave des tutti.

Le motif se compose : 1° d'un thème radical (expression du principe), formé de deux éléments rythmique ascendants et d'une chute occupant 2/3 de mesure (rapport des contrastes maximum et minimum successifs et simultanés (1); 2° d'un développement de six mesures, complétant la carrure du rythme.

Les éléments rythmiques du thème radical consistent dans l'anticipation de la thesis de 1/16 de mesure (c'est le seul précédant l'entrée). — Ce caractère se retrouve dans les mouvements ascendants qu'on rencontre ensuite. C'est comme un coup d'aile rapide. Dans les reprises du motif aux octaves inférieures l'anticipation se réduit à 1/7; mais ce ralentissement ne se produit jamais dans le thème radical qui reste toujours inaltéré.

Les éléments rythmiques descendants qui entrent dans le développement consistent en un retard de la note supérieure et en division ternaire soit par triolet débutant par une syncope (caractère féminin, abandon).

évoluant autour de son verbe essentiel marqué par ses deux racines : le principe et l'activité (*c*) (1).

Puis comme pour éveiller la Matière tandis que la plénitude de l'Essence reste dans les régions supérieures, son élément d'unité posé soudain au plus bas de ce domaine, franchit d'une allure rapide les degrés qui le ramènent vers sa demeure, s'incline de nouveau en s'orientant vers une région moins élevée et remonte plus lente, empreinte d'une division relative ; puis bondissant encore une fois, comme pour s'épurer, elle descend ensuite dans toute sa plénitude, planant d'abord avec lenteur, puis accélérant sa chute qui vient s'amortir au sein du sensible (*d*).

Alors l'élément animique chante l'Essence avec toute l'effloraison chatoyante des sentiments, elle s'en imprègne avec une amoureuse volupté et l'intelligible, comme réjoui de dessiner la forme, voltige au-dessus en joyeuses fan-

(*c*) Le thème radical est (*mi* ↗ *la*, ↘ *mi* ↗ *fa* dièse ↘ *mi*). Ascension d'abord de la quinte, puis de la sixte, à la tonique et résolution descendante chaque fois sur la quinte.

L'activité ici (quinte) est inférieure à sa source, elle y monte pour s'alimenter.

La sixte, qui, comme ascendante exprime l'atteinte d'un but, ici se retourne comme tierce mineure inférieure, et exprime la condescendance du principe d'activer vers la réceptivité.

Le développement du motif a pour appuis principaux ces trois intervalles.

Il fait apparaître successivement les autres degrés : la tierce (lien des bases apparaît la dernière.

(*d*) *Transition à la deuxième reprise du motif.* — Les soli sont soudain transportés à l'unisson de la partie inférieure des tutti sur la sixte (*fa* dièse) et montent l'arpège de ce degré en doubles croches, puis descendent à contretemps sur le *si* et montent la gamme de *mi* en piqué lié, jusqu'à la tonique primitive (*la*) (indice d'une empreinte de discontinuité, et acclimatation au ton voisin vers laquelle l'activité est orientée). Pendant ce temps la partie plus aiguë des tutti forme une sorte d'appui supérieur tandis que les autres soutiennent le niveau général par des trémolos rapides. Puis les soli étant remontés à la sixte supérieure, ils se fondent avec les tutti et redescendent ensemble dans le ton nouveau en un rythme qui s'accélère progressivement et vient s'envelopper dans la reprise du motif par degrés chromatiques.

(1) V. les théories de M. Charles Henry : *Psychophysique et Énergétique*, et le *Cercle chromatique*.

taisies et se fraie des sentiers intimes dans les replis de l'âme (*e*).

Et le sentiment imite alors le verbe de l'idée, la teignant d'une douceur mélancolique et passive, mais son désir, comme insuffisant, interroge, et l'idée, à travers ses ébats lui condescend et achève ; puis dans une union intime le sentiment et l'idée descendent vers les régions troubles de l'émotion (*f*).

Alors c'est la voix des instincts qui s'assimile le verbe de l'essence, mais guidée par l'idée claire et accompagnée par le cortège sombre des sourdes émotions ; tandis que l'harmonie sentimentale ondule tout autour (*g*). Et dans une joie plus grave l'essence se façonne comme tout à l'heure à ce nouveau milieu : mais la matière s'éveille et c'est elle qui appelle cette fois discrète mais puissante, et l'idée vient à elle et descend (*h*).

(*e*) Le motif apparaît transposé au ton de la quinte primitive (*mi*) et abaissé d'une octave (expression d'une sorte de palier intermédiaire entre deux plans fondamentaux). Ce sont les flûtes et les bois qui cette fois disent le motif (instruments expressifs de l'affectivité consciente de ses caractères, tandis que les cordes expriment plutôt le sentiment émanant de l'idée). L'harmonie est ici plus riche et plus diversifiée. Ce que l'idée perd en limpidité, elle le gagne en coloration. Les cordes pendant ce temps circulent dans cette région moyenne sous les premiers violons qui brodent à l'octave supérieure.

(*f*) *Imitation du motif.* — Les mêmes instruments engagent une imitation du thème modulant en *ré* mineur enveloppant un gruppetto des violons; le hautbois prolonge la phrase par une sorte d'interrogation et dialogue par deux fois les violons, tandis que les autres cordes brodent toujours et que leur agilité le transporte davantage vers les parties basses. Puis les bois s'unissent et descendent, avec les violons, du *mi* sur l'ancienne tonique (*La*) pour la troisième reprise du motif.

(*g*) Le motif reparaît dans le ton primitif dessiné par les altos et les violoncelles comme si l'idée avait besoin ici de se graver très nette au milieu des cors qui entonnent le motif avec son harmonie fondamentale (les cors sont bien la voix de l'émotivité ignorante et profonde) : ils sont enveloppés par les bassons qui sont comme les résonances sourdes des affinités organiques profondes. Pendant ce temps les bois modèlent, pour ainsi dire à touches onctueuses, leur région ; et les violons continuent de broder au-dessus d'eux.

(*h*) Redite de l'imitation précédente, pour les instruments ; l'appel interrogatif passe aux trombones, soutenus par le tuba. Les bassons doublent les ondulations des cordes, comme les flûtes ont doublé le gruppetto des violons.

Et maintenant, concentrant autour de la matière l'irradiation des formes, le verbe principe s'énonce au cœur des énergies de la matière et retentit dans toutes ses puissances, fait frémir ses assises, et l'entraîne ; et l'idée vibre rapidement sur tous les plans jusqu'à ce que d'elle jaillisse l'éclair ; au milieu de la conjonction suprême s'illumine l'immensité. L'achèvement de la forme grave au centre de la matière s'affirme, formidable et douce, par ses voix, tandis que toutes les affinités animiques lui prêtent leurs échos (*i*). Et l'idée qui s'est éclipsée redescend maintenant de ses hauteurs sublimes, escortée des harmonies de l'âme ; elle s'attarde avec complaisance dans les inflexions qui s'opposent à ses sommets, elle se replie avec une volupté suave, pour savourer la joie intérieure de l'union accomplie (*j*), et, tandis qu'apaisée par la forme, la matière s'endort, elle exhale, immaculée, son principe, et disparaît dans l'infini (*k*).

(*i*) Le motif apparaît cette fois-ci en *ré*, c'est-à-dire au ton de la quarte primitive (degré expressif du fondement des choses ; le ton de *ré* est de plus le ton central, équilibré par excellence) ; il est entonné par les trompettes ; les trombones et le tuba l'accompagnent et les cymbales frémissent. Tous les bois font converger les modulations vers l'accord de *ré* et se taisent. Les violons plongent et montent à la quinte supérieure et les autres cordes vibrent sur tous les plans en trémolos rapides ; en même temps le groupe des cuivres après l'énoncé du thème radical remplace le développement du motif par une marche ascendante vers le ton primitif. Les violons déchirent par un arpège en rythme ternaire toute la zone moyenne et les bois, qui se sont tus, accourent sur l'accord de *la*. Au coup lumineux des cymbales, et dans l'ébranlement en trémolo des timbales, la conclusion du motif s'énonce puissamment en imitation à allure descendante tandis que les instruments convergent du grave et de l'aigu pour fortifier l'empreinte, deux fois répétée, de cet achèvement mélodique. Les cordes se sont tues, les violons, sortant alors de la tierce comme pour se dégager de cette concentration, s'élèvent à la tonique suraiguë.

(*j*) Et de là ils descendent avec calme ! s'attardant sur la tierce (contournement de l'équilibre central) puis sur ses octaves, et viennent se balancer autour de la quinte dans la région moyenne, et là se replient en un ample gruppetto. Puis après une dernière émergence ils se replongent sur la tonique, au grave, par une gamme prenant ses repos sur les degrés de l'accord parfait. Les flûtes ont suivi la marche jusqu'au gruppetto, les bois ont prêté le cortège de leur harmonie, les cuivres ont souligné les accords de la quinte et de la tonique, les clarinettes et les bassons ont seuls accompagné l'involution dernière des cordes vers le grave.

(*k*) Et quand la tonique est atteinte, les cuivres posent doucement l'ac-

C'est spontanément et sans idée préconçue que peu à peu, de l'éblouissement émotif des impressions sonores et des sentiments évoqués, s'est dégagée l'idéalité pure dont ce prélude paraît être le verbe sublime. D'abord intuitivement saisie, l'idée s'est rendue explicite d'elle-même. Les sons, les rythmes et les timbres sont devenus un clair langage transformant les arides concepts de la métaphysique en paroles de vie, et les schèmes abstraits de la raison en formes de beauté. J'ai voulu alors pénétrer les fondements de cette adaptation spontanément réciproque entre l'intuition et la notion, en analysant les rapports élémentaires des sons, des rythmes et des timbres. Or la signification symbolique de ces éléments peut être fixée d'une façon assez précise, en partie par des intuitions tirées d'expériences faciles à renouveler, et, dans une large mesure, par des considérations rationnelles tirées d'une méthode arithmologique (méthode qui pourra peut-être un jour fournir une base vraiment scientifique à cette sorte d'interprétation).

Sans doute, aucune traduction en concepts ne peut prétendre à l'interprétation adéquate du verbe esthétique dont la richesse concrète déborde tout commentaire. Mais plus on s'émancipe du fait particulier, plus on s'exprime en termes métaphysiques, plus on s'approche de la signification transcendante émanée par le rayonnement de la beauté, et proférée par le verbe de la céleste musique.

Cette traduction métaphysique de l'art est la contre-partie de l'interprétation des lois scientifiques par le symbolisme mathématique. Ce sont des adaptations provisoires de la réalité extérieure à notre degré d'évolution mentale. Elles n'en ont pas moins une valeur objective, par le seul fait que l'accord s'établit sans idée préconçue et d'une façon spontanée réciproque. La valeur objective de toute chose, se

cord primitif : puis, à peu près comme au début, avec adjonction des clarinettes. Après l'accord, les violons tutti reprennent le thème radical, comme pour montrer qu'un nouveau cycle est prêt à recommencer, et les soli font entendre l'accord final dans le suraigu.

mesure en effet à la concordance des résultats obtenus par des procédés différents de la connaissance. Ces correspondances spontanées indiquent un stade d'équilibre de la pensée entre ses moyens de connaître qui, sans étendre le domaine de notre savoir, en accroissent la valeur concrète.

Trouver dans une œuvre d'art l'expression spontanée d'une conception métaphysique, est une preuve que celle-ci répond à un certain ordre optimum de phénomènes physiques, puisque cet ordre produit une œuvre d'art.

Découvrir dans les émotions esthétiques un enchaînement de concepts, c'est conférer une valeur rationnelle aux suggestions éprouvées et en même temps à l'œuvre qui les provoque ; c'est donc approcher de ce critérium du jugement du goût, que Kant jugeait impossible à établir.

Néanmoins, je ne me dissimule pas les imperfections de cet essai. Mon excuse d'avoir osé toucher à l'une des plus sublimes merveilles de la pensée humaine est le désir ardent qu'elle m'a inspiré de soulever le voile enchanteur dont s'enveloppe sa suavité souveraine.

BIBLIOGRAPHIE

La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes? par JACQUES BRIEU, broch. in-8 carré chez l'auteur, 1 franc.

Essai critique sur la Forme, d'après la Théosophie, l'Occultisme et la Kabbale, par JACQUES BRIEU, broch. p. in-8, Librairie du Magnétisme, 1 franc.

Les gros livres ne sont pas toujours les meilleurs et l'on trouve parfois, dans certaines petites brochures de quelques pages, beaucoup plus qu'en d'imposants in-folio. C'est le cas pour M. Jacques Brieu dont les deux plaquettes, éditées avec un soin tout particulier, susciteront dans l'esprit des chercheurs en matière philosophique, espérons-le du moins, de fructueuses méditations.

Dans son *Essai sur la Forme*, l'auteur s'est proposé d'étudier les origines de la Forme, ses rapports avec la Pensée, le *processus* de la Création ou des Trois Personnes divines, d'après les données comparées de la Théosophie, de la Kabbale, du Zoroastrianisme et de la Philosophie Védanta. Il montre l'impossibilité de représenter l'Absolu ou le Préantinomique et quel est le véritable symbolisme du point, de la ligne et de l'angle. Il dit le passage de l'Absolu au Relatif, comment l'idée s'objective, comment ses virtualités se matérialisent et pourquoi ses réalisations sont diverses et jamais semblables. Il note enfin les aspects de l'existence au point de vue *formel* et soulève incidemment le problème des espaces ou des êtres à *n* dimensions. A ce sujet, et d'accord en cela avec Mme Annie Besant, que l'auteur a respectueusement citée, nous pensons que la matière n'a de dimensions que pour nos sens; elle n'est pas limitée à 3, 4 ou 5 dimensions, c'est la conscience qui l'est à notre degré actuel d'évolution. M. Brieu n'est pas toujours de l'avis des occultistes et il en donne les raisons; pourtant nous lisons ce qui suit dans sa brochure

intitulée : *La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes ?* « ... J'aurais arrêté ici mon étude, si je n'avais pas cru devoir y ajouter quelques mots pour indiquer un procédé de synthèse employé par l'occultisme et dont, à mon avis, la science pourrait se servir avec avantage et profit. » Et l'auteur ajoute, en note : « Le terrain sur lequel je m'aventure est peut-être moins sûr que celui que je viens de quitter. Cependant la doctrine traditionnelle occulte vaut tout au moins autant que certaines théories dites scientifiques, qui durent à peine l'espace de quelques années. Elle a pour elle l'hommage imposant et glorieux d'une longue théorie de siècles. Elle a été souvent niée et rejetée, mais jamais démolie, du moins dans ses grandes lignes. A toutes les époques elle a été représentée par des hommes d'une haute valeur intellectuelle et aujourd'hui encore elle compte de nombreux adeptes. Elle mérite donc quelque considération. »

Cette franche déclaration, de la part d'un éminent critique, méritait d'être signalée et nos lecteurs lui en sauront gré.

Dans la brochure que nous venons de citer, M. Jacques Brieu répond à une étude récente sur la philosophie en France et au cours de laquelle le savant philosophe M. Boutroux constate qu'« une multitude de sciences distinctes et autonomes : psychologie, sociologie, logique des sciences, histoire de la philosophie », se substituent indûment à la philosophie générale et doublent inutilement la science, et il conclut qu'il n'y a plus de philosophie générale, plus de métaphysique.

M. J. Brieu lui oppose que LA PHILOSOPHIE ET LA MÉTAPHYSIQUE NE SONT PAS MORTES, que, quarante ans auparavant, Strada avait fait la même constatation que M. Boutroux, et démontré que la métaphysique doit avoir pour objet l'étude *des propriétés des antinomies à l'état général, dit abstrait.*

L'auteur fait voir ensuite que la métaphysique est la véritable science générale, que, par elle, se fera *l'unité* du savoir et qu'unie à la *science des correspondances*, — trait d'union des sciences occultes, — elle réalisera la synthèse générale des sciences.

Il est curieux de constater qu'au moment même où les études de M. Brieu nous étaient adressées, Mme A. Besant, présidente de la Société Théosophique, discourait, à Londres, sur l'importance des lois de correspondances et de réflexion. De ces deux lois, la dernière, celle de la réflexion, encore très peu connue et difficile à expliquer, même par les théosophes, éclaire pourtant

plus d'un point obscur de la fameuse Trinité. Elle nous apprend à distinguer les trois Logoï comme une réflexion de Parabrahm dans la matière; sans elle, il peut arriver que l'on conçoive quatre Logoï au lieu de trois. C'est un peu à ce genre de difficultés que me paraît s'être attaché M. Brieu. En ce qui concerne notamment les attributions respectives des Logoï, celles-ci dépendent précisément de la place qu'occupent les Logoï dans leurs réflexions. D'autre part, les théosophes n'ont pas tort de représenter l'Absolu par un disque blanc sur un fond noir car ils ont soin d'ajouter qu'il s'agit d'un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part: point important. Mais ce sont là des sujets ardus que la théosophie arrive cependant à éclaircir et nous ne doutons pas que M. Brieu soit le premier à en convenir, si nous avons un jour le plaisir de lui présenter une étude de haute théosophie. S'il se propose de démontrer ultérieurement que la science des correspondances, fondée sur l'analogie universelle, est étroitement unie à la métaphysique, s'il se propose d'exposer les lois fondamentales des antinomies, dont relèvent toutes les sciences, nous espérons, de notre côté, que de dévoués et savants théosophes nous exposeront bientôt la loi de la réflexion et ses corollaires. Ils auront ainsi fait œuvre utile, et M. Brieu ne sera plus seul à recueillir les avis d'une presse parfois trop rigoureuse pour ceux qui, comme lui, expriment leur opinion avec franchise et de sérieux arguments dénués de toute acrimonie, empreints au contraire d'une tolérance parfaite.

Echappées sur l'Occultisme, par C.-W. Leadbeater. Librairie de l'Art indépendant, 3 francs, 10, rue Saint-Lazare. Paris.

Fort volume de 430 pages qu'un généreux théosophe, M. A. O..., vient de faire traduire puis éditer à ses frais ; craignant de froisser la modestie de celui-ci, en nous étendant sur la merveilleuse application qu'il fait des principes et vertus théosophiques, nous nous contenterons de le remercier de tout cœur. « Échappées sur l'Occultisme » contient treize des conférences qui furent faites en Amérique par l'un de nos plus éminents instructeurs : C.-W. Leadbeater. Voici les titres de ces conférences : Théosophie et Christianisme, Les Mystères Antiques, Le Bouddhisme, Le monde invisible, Explication raisonnée de Mesmérisme, Télépathie et « Mind-Cure », La Magie blanche et la Magie noire, L'usage et

l'abus des pouvoirs psychiques, Végétarisme et Occultisme, Construction du caractère, L'Avenir de l'Humanité, La Théosophie dans la vie quotidienne, L'Évangile de la Sagesse.

Nos lecteurs trouveront là une véritable mine de renseignements divers dont ils pourront, très facilement, faire bénéficier leurs frères non théosophes. Ces conférences sont en effet conçues avec cette simplicité et cette clarté qui caractérisent l'auteur dont la valeur, tant intellectuelle que morale, éclipse les prétendues lumières de plus d'un parmi nous. Il nous suffira, au surplus, de rappeler qu'il collabore, avec notre présidente, M[me] Annie Besant, à des ouvrages que la science ne saurait sans doute tarder à critiquer et à combattre, pour en arriver finalement à en vérifier l'exactitude. C'est d'ailleurs ce qui arriva pour H.-P. Blavatsky, quoi que puissent en dire ceux qui persistent à la vilipender.

« Échappées sur l'Occultisme » est bien l'œuvre d'un clairvoyant, dans la plus haute acceptation du terme ; si la lecture du livre ne fera certainement pas de qui que ce soit, un occultiste, elle contribuera, dans une large mesure, à faire envisager le monde et la vie sous un aspect des plus nobles et des plus consolants, pour l'âme qui cherche à s'élever vers un idéal qui ne soit pas une chimère, mais une place réelle de paix et de bonheur.

La Rincarnazione, par Olga Calvari. Rome. Via Gregoriano, 5.

Charmant petit opuscule d'une quarantaine de pages; c'est le premier d'une collection spéciale : *Biblioteca Ultra*, laquelle est réservée aux conférences, mémoires et travaux divers d'un caractère théosophique. Bien que ne connaissant malheureusement pas l'italien, nous savons pourtant que cette étude sur la Réincarnation est à la fois impartiale, très documentée et, ne l'oublions pas, convaincante. Sincères félicitations à nos frères d'Italie ; leur *Biblioteca Ultra* ne peut manquer d'obtenir un succès mérité.

Mystical traditions, par Isabel Cooper-Oakley. Ars Regia, Milan. En vente chez M. Ed. Bailly, Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 3 fr. 50

C'est là une des publications, en anglais, du Comité international des recherches intéressant les traditions mystiques. L'ouvrage, précédé d'une courte préface par M[me] A. Besant, se divise

en deux parties : « Forms and Presentments » et « Secret Writings ». Il s'agit, en quelque sorte, d'un compendium contenant tout ce que l'on a pu trouver sur les sociétés secrètes et mystiques. En outre, une importante bibliographie termine l'ouvrage, ce qui dispense les chercheurs d'avoir à s'inquiéter des bibliothèques renfermant les œuvres, parfois très rares, qu'ils aimeraient consulter. A noter de curieux passages relatifs aux nombres et aux lettres et de l'usage qu'on fit de ceux-ci, dans l'histoire, pour se transmettre, en secret, des questions d'ordre mystique.

Sous la direction savante et autorisée de Mme Isabel Cooper-Oakley, de minutieuses et patientes recherches ont amené un résultat aussi important qu'édifiant pour tous ceux qui ne se contentent pas de nier et veulent savoir.

Un superbe portrait de H.-P. Blawatsky, fondatrice de la Société Théosophique, se trouve encarté dans l'ouvrage.

Le Médecin, par Charles-Édouard Lévy. Fasquelle, 3 fr. 50.

Nous avons lu ce livre avec un vif plaisir, mais le temps nous faisant quelque peu défaut, nous avons demandé la collaboration de M. H. Choisy, rédacteur à la « *Revue* » (ancienne Revue des Revues). Notre ami et collègue s'exprime ainsi :

« Voilà un livre qui témoigne d'un bel effort. Ce n'est pas une simple analyse de psychologie médicale ; c'est le procès de toute la médecine. M. Charles-Edouard Lévy a voulu montrer que l'art de guérir est boiteux, incomplet, quand le praticien n'est pas inspiré par le désir désintéressé de soulager son malade.

« Le roman qu'il nous présente met en scène la transformation qui s'opère dans l'âme du Dr Bertier. Travailleur infatigable, exceptionnellement doué, ce jeune homme a devant lui le plus bel avenir. A côté des joies de la science, de la passion des recherches et des découvertes, le reste de la vie lui semble indigne de peu d'intérêt. Le mariage ne lui sourit pas et il se défend vigoureusement contre l'attirance qu'exerce sur lui la jeune Alice Taqueray. Mais Bertier a le cœur naturellement tendre et aimant. Le contact avec un médecin de campagne, grand savant et en même temps, grand cœur, modifie ses vues trop abstraites. Les soins prodigués, à l'hôpital, à une jeune ouvrière ouvrent aussi son âme à la pitié. Enfin la maladie, très grave, d'Alice Taqueray achève le travail qui se faisait en lui. Devant le danger, la

sympathie pour cette jeune fille, sympathie qu'il réfrénait en son cœur, ne se contient plus, et l'amour règne en maître chez lui. Mais par la force de ce sentiment, il veut la guérir et... l'histoire dit le reste, montrant comment et pourquoi un médecin doit être non seulement un homme de science, mais aussi un homme de cœur.

« La tendance d'un tel livre est très instructive et significative. Il est du plus haut intérêt de voir un médecin proclamer la force de la vie émotive comme moyen de guérison. Sans doute la « *Mind-Cure* » (cure par le mental) a déjà fait ses preuves dans les maladies nerveuses, mais admettre les facultés morales comme une force effective qui éclaire et guide un docteur, c'est un symptôme réjouissant. C'est une protestation contre le matérialisme dogmatique, orgueilleux, inhumain, de la médecine contemporaine ; c'est reconnaître l'existence des forces spirituelles et leur prédominance sur le monde physique. » (*H. Choisy*).

REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE

Numéros de juin, juillet et août 1909.

Annie Besant. H. P. Blawatsky, le Messager de la Loge Blanche, C.-W. Leadbeater. Suite et fin des « Esprits de la Nature. Alba: L'enthousiasme et le fanatisme. A. B. Le récent progrès théosophique.

A. Besant: La Vie théosophique. Traduit du « Theosophist ». Au Crépuscule (Causerie du soir), où sont rapportées d'instructives conversations entre des théosophes habitant et travaillant dans les Indes, au Siège Central de la Société Théosophique.

D.-A. Courmes : Les Salons d'Art de 1909 à Paris. Annie Besant: L'autorité spirituelle et l'autorité temporelle. C.-W. Leadbeater : Une vision et les faits qu'elle recouvre.

Continuation de la Doctrine Secrète de H.-P. Blawatsky. Traduction de la Bhagavad-Gîta, par A. Besant, Bhagavan Das et D.-A. Courmes.

Le succès de nos *Annales Théosophiques* devient tel (que nous ne voudrions pas voir notre périodique faire oublier sa grande sœur aînée : *La Revue Théosophique Française*, que dirige si bien et depuis de longues années le dévoué et aimé théosophe :

M. D.-A. Courmes. Elle contient en effet de nombreux articles de théosophie pure qui, s'ils ne sont pas compris de tous, n'en possèdent pas moins une inestimable valeur.

Reçu les organes théosophiques suivants :
Ultra d'Italie. *La Verdad* de Buenos-Ayres. *Sophia* d'Espagne.

GASTON REVEL.

Le Directeur-Gérant, GASTON REVEL.

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.